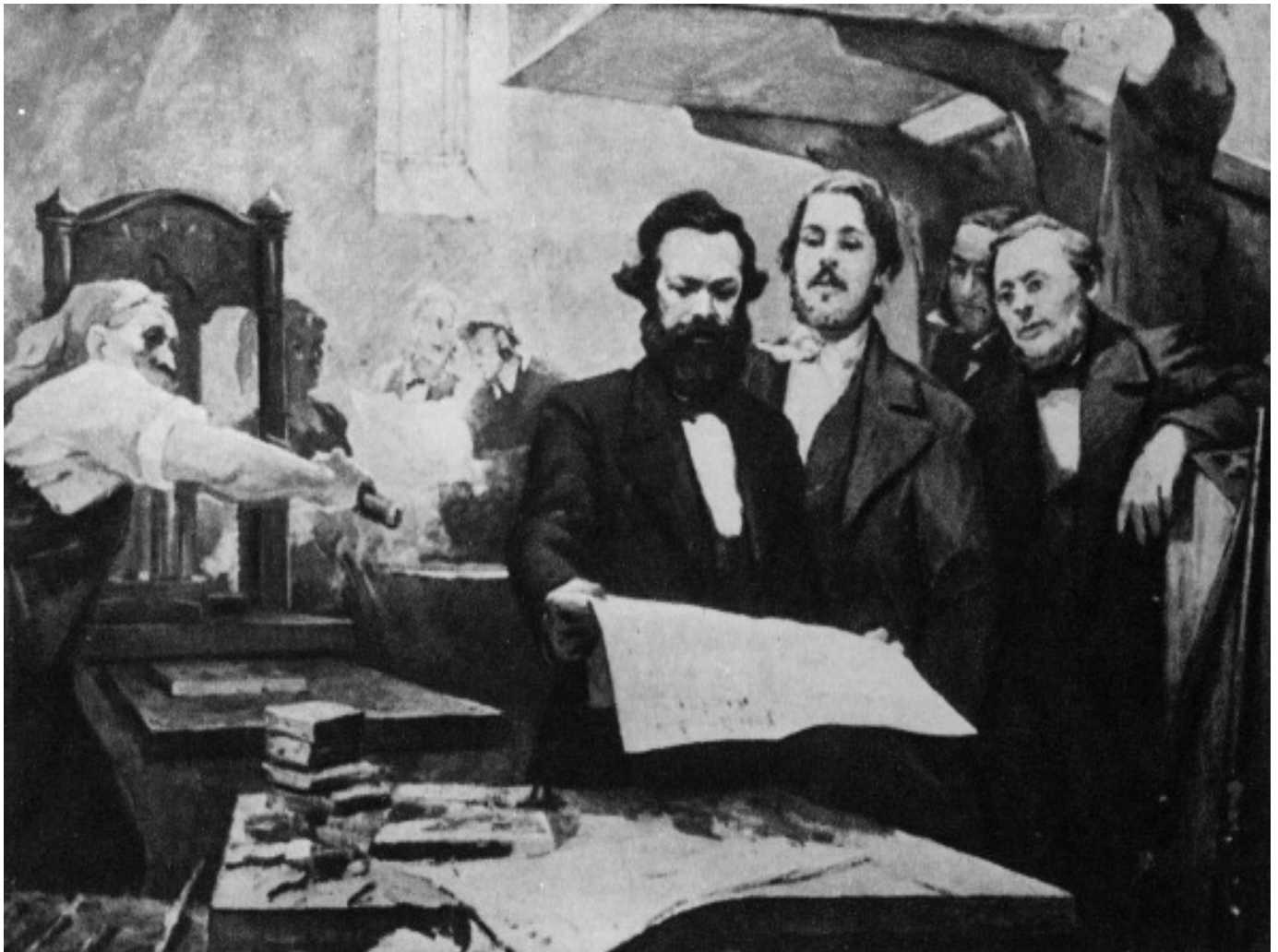

Cahier de formation

Introduction

au **marxisme**



Brochures d'Alternative socialiste :

- Histoire du Comité pour une Internationale ouvrière, 2015.
- The Next Step: Assessment and perspectives of Alternative Socialiste on the student strike and the Quebec provincial elections in 2012, 2015.
- La prochaine étape: Bilan et perspectives sur la grève étudiante et les élections québécoises de 2012, 2015.
- Le parlementarisme et l'Internationale communiste (1919–1920), Recueil de textes, 2014.
- Introduction au marxisme, Cahier de formation, 2015.
- FAQ sur le socialisme, Cahier de formation, 2015.

Tables des matières

Plus que des Rois et des Reines... La vision marxiste de l'Histoire - [page 2]

Une perspective différente : La philosophie marxiste - [page 21]

D'où proviennent les inégalités? - [page 33]

Changer le monde : Le rôle du parti révolutionnaire - [page 40]

Plus que des Rois et des Reines... La vision marxiste de l'Histoire

Par Naomi Byron

Le capitalisme, le système sous lequel nous vivons aujourd'hui, est inégal et antidémocratique. Pourquoi ? Parce que le capitalisme est une société de classes basée sur l'exploitation de la classe des travailleurs (la majorité de la population) par la classe des capitalistes (une petite minorité de la population) qui possède et contrôle les industries et les institutions financières et qui domine les gouvernements et les institutions politiques.

On nous fait croire que le capitalisme est la meilleure manière d'organiser la société, que le socialisme est impossible. On nous fait croire que l'Histoire est faite par des personnalités remarquables comme les rois, les reines et les politiciens, et que les travailleurs n'ont pas le pouvoir de changer la société.

Certains veulent même nous faire croire qu'il n'existe aucun moyen de comprendre comment se développe la société : les adeptes du post-modernisme, une théorie qui a gagné en popularité dans les années '90, croient qu'il n'y a pas de lois générales qui gouvernent le développement de la société.

Rien de tout cela n'est vrai. La théorie du matérialisme historique, développée par Marx et Engels, apporte un cadre d'analyse de la société humaine et des lois de son développement. Cette théorie explique que les sociétés de classes n'ont pas toujours existé, que les premières sociétés humaines n'étaient pas divisées en classes et qu'elles étaient basées sur la coopération et non sur l'exploitation.

Ce texte a pour but de montrer comment les dirigeants d'aujourd'hui essaient de faire accepter à la population l'idée qu'il n'y a aucune alternative au capitalisme, mais aussi comment la réalité de la vie force la population à chercher une alternative et à expliquer les batailles d'idée que cela engendre. Plus important encore, elle explique les raisons pour lesquelles nous, la classe des travailleurs, avons le pouvoir de renverser le système capitaliste, tous ensemble, et de créer une société qui abolisse l'exploitation de classe, une société qui combine la démocratie, l'égalité et la liberté existant dans les premières sociétés avec les avantages des développements économiques, scientifiques et technologiques modernes : une société socialiste.

1. La société humaine est basée sur des forces matérielles

Matérialisme contre idéalisme

Marx et Engels ont élaboré leur étude de la manière dont se développe la société humaine à travers une lutte acharnée contre les philosophes « idéalistes ».

Beaucoup de gens pensent que le socialisme est « idéaliste », que c'est une bonne idée, mais que c'est irréalisable (ce que Marx et Engels appelaient l'« utopisme »). Au contraire, les idées du socialisme et du marxisme sont réalistes et très praticables, car elles sont basées sur l'analyse du monde réel et de son fonctionnement.

Contrairement à la manière dont la plupart des gens comprennent ce mot aujourd'hui, l'« idéalisme » désignait à l'origine un courant de la pensée philosophique. Les idéalistes pensaient que les idées viennent en premier et que la réalité matérielle arrive à l'existence en résultat de ces idées. Un idéaliste (en philosophie) dirait que les changements dans la réalité matérielle sont provoqués par les idées et non par des forces matérielles et que les idées ont une existence indépendante - et même sans relation - avec la réalité matérielle.

Tout en reconnaissant que les idées jouent un rôle important dans le changement social, les marxistes sont matérialistes (ici aussi dans le sens philosophique du terme). Pour un matérialiste, la société humaine et l'histoire sont modelées par des forces économiques et sociales matérielles - des choses et des processus bien réels - et les idées sont le reflet de cette réalité matérielle dans la conscience humaine.

Les marxistes pensent que la société humaine est basée sur des forces matérielles. En d'autres mots, pour que n'importe quelle société humaine puisse exister, les humains doivent produire les biens de première nécessité qui leur permettent de survivre : la nourriture, un abri, de l'eau... Ce sont des éléments matériels sans lesquelles nous mourrions. Mais la manière dont nous interagissons pour produire ces biens indispensables - qui sont les gens qui ont le contrôle sur les produits issus du travail et comment utilisent-ils ceux-ci ? - détermine le type de société dans laquelle nous vivons.

Au commencement : l'évolution

Sans certains facteurs physiques, la société humaine telle que nous la connaissons ne se serait jamais développée : le vaste cerveau humain, l'appareil phonatoire (la langue, le palais, les dents, les cordes vocales) et les pouces opposables.

Le développement et la croissance du cerveau et de l'appareil phonatoire sont apparus à cause de la manière dont les humains ont évolué en interaction avec leur environnement. Les premiers humains étaient moins bien adaptés à leur environnement que beaucoup d'espèces. Ils ont compensé ce handicap en travaillant ensemble dans de larges groupes et en développant des outils.

La croissance de la taille physique du cerveau humain (qui est beaucoup plus grand que celui de n'importe quel autre animal quand on les compare en tenant compte des poids de leurs corps respectifs), est à la fois le résultat du développement de l'intelligence humaine (provoqué par le besoin de coopérer et de fabriquer des outils) et la cause d'une nouvelle croissance. Avec une plus grande quantité de cerveau disponible à l'utilisation, les premiers humains ont eu plus de potentiel pour développer encore plus leur intelligence.

Le fait d'avoir des pouces opposables nous permet de tenir, de fabriquer et d'utiliser des outils. Sans la belle habileté de manipulation que ceux-ci rendent possible, les premiers humains n'auraient pas été capables de développer et d'utiliser les outils sophistiqués qui leur ont permis de survivre et de prospérer dans un environnement changeant.

Sans la large gamme de sons que l'appareil phonatoire nous permet de produire, les sociétés primitives n'auraient jamais pu développer les langages complexes qui ont permis de communiquer des idées et de coopérer sur une large échelle.

En résumé, le développement de nouvelles capacités de faire face à la lutte pour la survie a provoqué des changements physiques. À leur tour, ces changements physiques ont ouvert de nouvelles possibilités pour le développement du langage, de la fabrication d'outils et des capacités mentales (comme la pensée abstraite). Et ces deux processus ont continué de se développer et de se renforcer l'un l'autre.

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs / le communisme primitif

On nous a enseigné que les sociétés de classes ont toujours existé, que l'exploitation de classe est un aspect naturel et inévitable de la société humaine. Mais ce n'est pas vrai.

Les premières sociétés humaines étaient des sociétés sans classe basées sur la coopération et le consensus et ne connaissant pas l'exploitation ou l'oppression systématique d'un quelconque groupe sur un autre.

Ce type de société, habituellement appelée société de chasseurs-cueilleurs, n'a pas été un bref interlude dans l'exploitation et l'oppression que nous connaissons dans les sociétés de classe. Cela a été la seule façon dont les sociétés ont été organisées pendant plus de 100.000 ans, jusqu'à ce que des sociétés de classes commencent à se développer il y a environ 10.000 ans. Même aujourd'hui, il existe encore quelques régions dans le monde où des sociétés de chasseurs-cueilleurs existent encore (quoique ce ne sera peut-être plus le cas pour longtemps, car elles sont toutes sous la pression d'une absorption dans l'économie capitaliste mondiale). Pourquoi les sociétés de chasseurs-cueilleurs fonctionnaient-elles si différemment de la société actuelle ? La réponse tient à la manière dont la production des biens indispensables était organisée.

Pour tenter de subvenir à leurs besoins, ces groupes combinaient, d'une part, la chasse d'animaux sauvages et la récupération de charognes et, d'autre part, la cueillette de plantes sauvages. Ils étaient à la merci de leur environnement et ne pouvaient stocker de grosses quantités de nourriture sur le long terme, en particulier parce qu'ils voyageaient généralement sur de longues distances à la recherche de nourriture, et ce pendant parfois plusieurs saisons.

Chacun était intégré à la production des biens de première nécessité (nourriture,abri,...), car autrement tout le monde serait mort de faim. Il n'existait aucun espace dans lequel une élite aurait pu se développer en organisant l'exploitation du travail des autres.

Il y avait souvent des différences dans le travail que faisaient les gens. Par exemple, dans beaucoup de sociétés de chasseurs-cueilleurs, les femmes semblent avoir consacré plus de temps à la garde des enfants tandis que les hommes se consacraient plus à la chasse, bien que cette division élémentaire du travail était très flexible et n'existait pas partout.

Cependant, ces différences, là où elles existaient, étaient dues à des raisons pratiques et ne menaient à aucun jugement de valeur sur le statut de chaque type de travail ou des gens qui l'accomplissaient (comme c'est le cas aujourd'hui). C'est seulement quand la société s'est divisée en classes que la garde des enfants et les autres travaux associés aux femmes ont perdu leur valeur et que l'oppression systématique de la femme a commencé.

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs avaient tendance à vivre en petits groupes (la taille de ceux-ci dépendant des ressources dont ils disposaient) qui étaient liés à d'autres petits groupes vivant dans la même région. Les études sur les sociétés de chasseurs-cueilleurs réalisées au siècle dernier montrent que, dans de nombreux cas, celles-ci avaient développé des systèmes complexes de partage des ressources au sein des groupes et entre ceux-ci pour avoir une sorte d'assurance contre les famines et les conflits.

Dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs, si un groupe se porte bien, il est dans son intérêt à long terme de partager les fruits de ses succès avec d'autres groupes. S'il dispose d'un surplus de nourriture qu'il ne peut pas manger ou conserver, il en donne une partie à d'autres groupes, sachant que les autres feraient pareil s'ils se retrouvaient dans la même situation.

Ceci représente non seulement une aide pour ces groupes quand la nourriture se fait rare, mais aussi un moyen de réduire les conflits entre eux. Quand chacun dépend de chacun, il est dans l'intérêt de tous d'éviter les conflits.

Marx et Engels ont décrit ces sociétés de chasseurs-cueilleurs sous le nom de « communisme primitif » parce que la manière dont les biens essentiels étaient produits et distribués dans ces sociétés - leur « mode de production » - produisait en retour une méthode démocratique et coopérative de prise de décision. La citation ci-dessous décrit comment ce processus se déroulait entre des groupes de Boshimans parlant la langue G/wi dans la réserve du Kalahari central du Bostwana à fin des années '50 et au début des années '60: « Le consensus est atteint au terme d'un processus d'examen des divers scénarios d'action possibles conduisant au rejet de tous sauf un. C'est un processus d'élimination successive de propositions jusqu'à ce qu'il n'en subsiste plus qu'une qui ne rencontre plus d'opposition significative. Celle-ci est alors adoptée par le groupe. Le fait que ce soit le groupe dans son ensemble qui décide est à la fois nécessaire et suffisant pour légitimer ce qui est décidé et pour rendre la décision contraignante pour tous ceux

qu'elle concerne ou qu'elle affecte. » (Political process in G/wi bands by George Silberbauer (extrait de Politics and history in band societies, edited by Eleanor Leacock and Richard Lee, published by Cambridge University Press, 1982))

On nous dit souvent que l'égoïsme, la brutalité et la guerre que nous voyons dans le monde aujourd'hui font partie de la nature humaine, que les humains ne sont pas conçus pour coopérer et vivre en égaux. Mais l'existence de sociétés de « communisme primitif » partout dans le monde pendant une période de temps aussi longue prouve que ce n'est pas le cas.

La nature humaine a des possibilités quasi illimitées. La vie dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs n'était certainement pas parfaite. Il devait y avoir des privations et des désaccords entre individus. Mais la manière dont ces sociétés étaient organisées aidait à mettre en évidence les aspects les plus coopératifs et les plus positifs de la nature humaine tout en rejetant au second plan des aspects plus négatifs comme l'égoïsme et la cupidité. Tout comme la société de chasseurs-cueilleurs l'a fait hier, une société socialiste serait capable demain de faire ressortir le meilleur dans la nature humaine

La révolution néolithique...

Il y a à peu près 10.000 ans, deux découvertes ont commencé à révolutionner la façon dont les sociétés humaines s'organisaient : la culture de plantes (l'agriculture) et la domestication d'animaux.

Ces deux innovations, connues sous le nom de révolution néolithique, ont, pour la toute première fois, permis aux humains d'exercer un certain contrôle sur leur environnement. La productivité du travail a augmenté considérablement : les humains n'avaient plus besoin de se déplacer pour trouver de la nourriture aux différents moments de l'année, ils pouvaient cultiver et stocker leurs propres réserves de nourriture. De ce fait, ils n'étaient plus entièrement dépendants des conditions naturelles.

Ces changements ont mené à l'établissement de campements plus permanents, où les réserves de nourriture pouvaient être stockées et où on pouvait à la fois s'occuper des cultures et des animaux et les défendre contre des attaques. La quantité de nourriture disponible a augmenté considérablement, en même temps que la population humaine dans les sociétés néolithiques se développait rapidement.

Pour la première fois, la société humaine était capable de produire un surplus permanent (c'est-à-dire une quantité de nourriture et de biens dépassant ce qui est nécessaire à la survie), ce qui a permis à une partie de la société d'être déchargée du travail quotidien qui consiste à produire les biens de base, sans mettre en péril la survie du groupe.

Une partie de la société a ainsi pu se consacrer bien davantage à des tâches spécifiques et spécialisées, qui allaient de la pratique de rituels dont on pensait qu'ils apportaient de la

nourriture et de la chance au groupe, jusqu'à la fabrication d'outils et au développement de nouvelles techniques comme la fonte du métal et la cuisson de la poterie.

Tout ceci a conduit à des méthodes plus productives d'utilisation du travail humain, comme par exemple l'utilisation d'outils en métal dans l'agriculture.

À mesure qu'augmentait la productivité du travail et que se complexifiaient certaines sociétés, une couche d'administrateurs s'est développée. Le premier système d'écriture connu dans le monde, par exemple, a été développé par les Sumériens peu avant 3.000 av. J.-C..

Le développement de la société sumérienne, qui a émergé entre les fleuves Tigre et Euphrate, non loin de l'actuelle ville de Bagdad, s'est fait sur base de l'irrigation. La création par les habitants de systèmes de canaux pour acheminer l'eau de pluie et l'eau des fleuves vers les champs ou les cultures a eu pour effet d'augmenter massivement le rendement des cultures. Mais, tant pour organiser le travail de creusage des canaux d'irrigation nécessaire à l'entretien d'une population nombreuse et en expansion que pour assurer une distribution efficace de l'eau, la société sumérienne avait besoin d'administrateurs.

La première écriture sumérienne a pris la forme de symboles, gravés dans des tablettes d'argile pour enregistrer de simples transactions (par exemple un nombre de moutons ou une quantité de céréales). Mais, en quelques centaines d'années, à mesure que les tâches des administrateurs se développaient et se complexifiaient, ces symboles primitifs ont été transformés en un système d'écriture reconnue et comprise par tous les administrateurs sumériens (les compétences de lecture et d'écriture étaient un privilège jalousement gardé).

...et la naissance de la société de classe

Les « spécialistes » et les administrateurs qui ont été libérés du travail de production de biens de première nécessité ont joué un rôle extrêmement progressif dans la mesure où ils ont contribué à développer les forces productives.

Cependant, beaucoup de ces « spécialistes » et de leurs descendants se sont peu à peu accrochés à leurs positions en s'appuyant sur l'accumulation de richesses réalisées, le statut privilégié et la tradition.

Dans beaucoup de régions, ils ont commencé à devenir une élite dirigeante, une nouvelle classe avec des intérêts différents de ceux des autres dans la société. Ils ont essayé d'établir des lois afin de protéger leur position privilégiée. Parmi ces nouvelles élites, celles qui ont le mieux réussi ont créé des groupes spécialisés de serviteurs/guerriers qu'elles payaient pour renforcer leur domination au sein de la société ainsi que pour protéger celle-ci d'attaques de l'extérieur.

Tout cela ne s'est pas passé sans résistance. Il semble que, dans certains groupes, les tentatives d'une classe dirigeante émergente pour consolider son pouvoir ont été bloquées et qu'une organisation collective a été réétablie. Cependant ces groupes tendaient à être plus faibles que les sociétés dirigées par une classe dominante où les forces productives avaient été davantage développées. En conséquence, à moins qu'ils soient géographiquement isolés d'autres sociétés plus développées, les groupes de chasseurs-cueilleurs dirigés collectivement ont généralement été absorbés par celles-ci, le plus souvent suite à des défaites lors de guerres et à leur réduction en esclavage.

Le développement de la société humaine est basé sur le développement des forces productives

Le développement d'outils, de machines ou de techniques qui accroissent la productivité du travail humain - comme la charrue tirée par un cheval, l'irrigation ou la production industrielle - accroissent également de :

- la taille de la population qu'une société peut supporter,
- la spécialisation ou la division du travail qui est possible au sein de la société.

Il a existé beaucoup de manières différentes d'organiser la production dans la société, ce qui a conduit à beaucoup de formes différentes de sociétés de classe. Voici quelques exemples de trois des types de sociétés de classes les mieux connus - l'esclavagisme, le féodalisme et le capitalisme - qui montrent comment la manière dont la production est organisée a modelé chaque société.

L'esclavagisme : les anciennes sociétés esclavagistes - comme l'Égypte, la Grèce et la Rome antiques - étaient basées sur l'exploitation du travail d'esclaves à une échelle de masse. De grandes villes où vivaient de riches propriétaires étaient entretenues par d'énormes quantités d'esclaves (essentiellement capturés lors des guerres) qui travaillaient la terre et produisaient la plupart des biens - comme les huiles, le vin, les poteries et les bijoux - qui rendaient les sociétés esclavagistes si riches.

Le féodalisme : les sociétés européennes du Moyen-Age reposaient sur une économie à base paysanne dans laquelle les paysans contrôlaient ce qu'ils produisaient sur leur « propre » lopin de terre, mais étaient obligés de donner une partie des fruits de leur labeur au seigneur féodal qui possédait ou contrôlait la terre sur laquelle ils vivaient. Ce surplus accaparé par le seigneur pouvait prendre des formes très diverses : le paysan travaillait un certain nombre de jours sur les terres du seigneur, ou donnait à celui-ci une certaine proportion de la production de l'année ou encore lui payait une rente en argent.

L'aristocratie de propriétaires terriens était la classe dirigeante sous le féodalisme. Bien que l'État était souvent organisé autour de la royauté, la famille royale provenait généralement de l'aristocratie et défendait ses intérêts.

Le capitalisme : le système économique qui domine le monde aujourd'hui est basé sur la propriété privée des moyens de production (l'industrie manufacturière, les matières premières, les diverses ressources nécessaires à l'industrie et, aujourd'hui, même les graines nécessaires à la production de nourriture !) et l'exploitation du travail de la classe des travailleurs salariés.

Ces travailleurs, qui ne possèdent ni terre ni richesse substantielle transmise par héritage, ne disposent par eux-mêmes d'aucun moyen de subsistance et sont donc forcés de vendre leur force de travail pour survivre. Les capitalistes achètent celle-ci ; ensuite ils récupèrent leur argent et réalisent des profits en vendant des biens essentiels et d'autres produits à la classe des travailleurs et aux autres classes de la société.

La lutte des idées dans la société reflète la lutte des classes

Les idées ne sont en aucune manière neutres ou « au-dessus » de la société. Dans une société de classe, les idées de la classe dirigeante dominent à cause de la domination économique, politique et légale de cette classe (ou, en d'autres termes, de la somme d'argent, de pouvoir et de contrainte dont elle dispose).

L'idéologie (le système d'idées) de toute classe dirigeante reflète ses intérêts matériels. Par exemple, les monarchies féodales de nombreux pays à travers le monde ont défendu leur pouvoir et leurs privilèges en faisant appel aux idées et aux institutions religieuses. En Angleterre et en France, l'Église a soutenu le « droit divin » de la monarchie féodale à diriger, en affirmant que les hommes et femmes ordinaires n'avaient pas le droit de remettre en question un monarque qui avait été choisi par Dieu.

Des idées qui sont considérées comme « de bon sens » sont souvent en réalité le produit d'un type particulier de société de classe. Au 4^e siècle avant notre ère, le philosophe Platon défendait l'idée que ce qui se passait dans la nature était déterminé par les idées et pas par des forces matérielles. Il croyait en conséquence que les expériences pratiques n'étaient pas indispensables pour développer une compréhension de la manière dont fonctionnent les processus naturels : ceux-ci pouvaient être déchiffrés par la pensée.

Sa vision était conditionnée par le type de société dans lequel il vivait, la Grèce antique, qui était une société esclavagiste dans laquelle le travail physique était considéré comme avilissant et inutile pour l'élite. Il a fallu bien plus d'un millier d'années pour que les conceptions erronées de Platon soient abandonnées et pour que l'importance des méthodes scientifiques de mesure et d'expérimentation soit reconnue.

Bien que les idées de la classe dirigeante soient dominantes, elles sont constamment remises en cause par d'autres idées. Cette lutte d'idées reflète la lutte entre les classes sociales dans la société. L'opposition à l'idéologie dominante de la classe dirigeante est le reflet des intérêts matériels des autres classes.

Gouvernement, système légal et idéologie

Le gouvernement, le système légal et l'idéologie de n'importe quelle société sont appelés la « superstructure ». Celle-ci se développe sur la base économique de la société. La forme que prend la superstructure dans une société est déterminée avant tout par les rapports économiques sur lesquels est basée cette société.

Cependant, cela ne signifie pas que le système économique détermine tout dans une société. Les traditions locales et la manière dont la société s'est développée jusque là influencent aussi le système politique et légal. Par exemple, beaucoup de sociétés capitalistes ont encore une monarchie qui est en réalité une institution féodale et pré-capitaliste. Les républiques et les monarchies, les démocraties parlementaires, les dictatures militaires et les régimes fascistes sont autant de systèmes de gouvernement utilisés par la classe capitaliste.

Dans l'Europe d'aujourd'hui, les lois sont essentiellement faites et mises en œuvre par des représentants de la classe dirigeante capitaliste. D'autres classes, comme la classe des travailleurs et les classes moyennes, font bien entendu aussi entendre leur voix, mais la manière dont est constitué le système légal protège les intérêts de la classe dirigeante. Ainsi de nombreux délits contre la propriété privée (comme les vols, les cambriolages,...) sont considérés comme des délits plus sérieux que ceux contre les personnes (les agressions, les coups et blessures, les viols et même les meurtres dans certains cas).

Cela conduit à des situations étranges, comme en Grande-Bretagne où la majorité des femmes emprisonnées le sont pour des « crimes » liés à la pauvreté comme des vols de nourriture ou l'incapacité de payer des amendes, tandis que les compagnies privées qui gèrent les chemins de fer ne sont pas poursuivies lorsque des gens meurent dans des accidents de train provoqués par une chasse au profit passant avant la sécurité.

Dans le monde global dominé par les monopoles où nous vivons aujourd'hui, il est légal pour une société multinationale de breveter des plantes existantes, comme les variétés de riz qui ont été cultivées depuis des centaines d'années, et de faire payer les agriculteurs partout dans le monde pour avoir le « droit » de cultiver ces plantes.

L'idéologie change lorsque les conditions matérielles changent

Les affirmations suivantes expriment des idées qui sont largement répandues chez nous aujourd'hui. La comparaison avec des idées qui étaient largement répandues à la fin du 19e siècle est frappante.

Aujourd'hui : Les hommes sont plus forts que les femmes. La cupidité fait partie de la nature humaine; une société égalitaire ne peut donc pas exister. Le racisme existera toujours.

Au 19^e siècle : Les hommes sont supérieurs aux femmes tant du point de vue physique que du point de vue intellectuel. Les Blancs sont supérieurs aux Noirs. La Belgique aide les Congolais en leur apportant la civilisation.

Ces deux séries d'affirmations reflètent l'idéologie de la classe dirigeante qui affirme que la division et la cupidité sont naturelles et nécessaires. Mais les changements dans les conditions matérielles du capitalisme pendant les cent dernières années ont obligé les commentateurs à modifier la manière dont ils expriment leur idéologie.

À la fin du 19^e siècle, les femmes étaient considérées sur le plan légal comme étant la propriété de leur mari ou père et n'avaient aucun droit en matière de succession, de vote ou d'études universitaires.

En 1884-1885, les puissances européennes se sont rencontrées lors d'une conférence à Berlin pour se partager l'Afrique. À la fin du 19^e siècle, grâce à leur puissance économique et navale, la Grande-Bretagne dirigeait un Empire qui couvrait un tiers de la surface de la planète. La France possédait, elle aussi, un vaste empire colonial et la Belgique elle-même s'était approprié en Afrique des colonies qui représentaient cent fois sa propre superficie. Ces empires fournissaient des matières premières et des minerais pour l'industrie de la « mère-patrie » et un énorme marché pour l'industrie de celle-ci. La classe dirigeante essayait de justifier son colonialisme (qui dans beaucoup de cas prenait avant tout la forme d'une occupation militaire) en diffusant des idées ouvertement racistes dans toutes les couches de la société.

Au cours du 20^e siècle, des mouvements de masse pour l'indépendance brisèrent les empires coloniaux et la Grande-Bretagne (sans parler de la France et de la Belgique) fut remplacée par les États-Unis en tant que puissance économique mondiale dominante.

En même temps, les luttes pour les droits des femmes combinées au besoin croissant d'ouvrières dans l'industrie ainsi qu'à la confiance et au pouvoir que leur nouvelle position sur le marché de l'emploi leur donnaient, ont permis aux femmes d'acquérir beaucoup de droits qu'elles n'avaient pas au 19^e siècle.

Ce sont ces changements matériels qui ont obligé les commentateurs capitalistes à adapter la façon dont ils présentent leur idéologie.

Le pouvoir des idées vient des forces matérielles qu'elles représentent

Marx et Engels n'ont pas inventé l'idée de socialisme : elle existait déjà depuis longtemps. Des mouvements comme les Diggers, qui avaient lutté pour mettre fin à la propriété privée de la terre durant la Guerre civile anglaise au 17^e siècle, avaient mis en avant des idées socialistes de base bien avant eux. Cependant, les premiers mouvements

socialistes étaient avant tout utopiques : ils mettaient en avant l'idée d'une société meilleure, mais sans avoir une véritable compréhension de comment on pouvait y arriver.

La contribution de Marx et d'Engels a été de montrer que les idées socialistes ont une base scientifique et objective et de les mettre en contexte en expliquant comment la société humaine s'était développée. Ils ont été capables de développer une idéologie approfondie pour le socialisme : le marxisme.

La puissance des idées socialistes et marxistes provient du fait qu'elles reflètent et expliquent avec précision les conditions matérielles que la classe des travailleurs connaît sous le capitalisme :

- L'aliénation, l'exploitation et l'oppression de la classe des travailleurs
- La nature collective du travail de la classe des travailleurs

La contradiction entre l'énorme pouvoir productif du capitalisme et son incapacité à développer les forces productives pour le bien de tous ou à fournir suffisamment de biens de première nécessité pour satisfaire les besoins de chacun (comme on le voit aujourd'hui dans le fossé entre les riches et les pauvres, qui a atteint un niveau historique).

Tant que ces conditions matérielles existent, les gens seront obligés de chercher une alternative socialiste. Pourtant, la popularité du socialisme ne sera pas suffisante pour liquider le capitalisme et le remplacer par une forme socialiste d'organisation de la société.

2. Changer le cours de l'Histoire

Le changement révolutionnaire - Comment se développe la société

Au fil du temps, les contradictions inscrites dans les structures économiques, politiques et légales de chaque société de classe s'aiguisent. Elles finissent par devenir un blocage pesant sur les forces productives (la productivité du travail humain) freinant leur développement. La vieille classe dirigeante essaie désespérément de bloquer tout changement afin de défendre son pouvoir et ses privilèges.

Dans cette situation, la seule voie qui permette à la société d'aller de l'avant est d'écarter cette vieille classe dirigeante du pouvoir et d'installer à sa place une nouvelle organisation de la société. Cela signifie une révolution.

En Angleterre et en France, la classe capitaliste a conquis le pouvoir politique par une révolution - même si elle préfère parfois qu'on n'en parle pas trop ! La Guerre civile anglaise au milieu du 17^e siècle - où les parlementaires emmenés par Cromwell affrontèrent les monarchistes sur le champ de bataille - tout comme la Révolution

française à la fin du 18^e siècle - où les insurrections urbaines se combinèrent avec des affrontements militaires entre la République naissante et la noblesse exilée - furent de véritables guerres entre deux classes en opposition frontale - l'aristocratie féodale et la monarchie contre la classe capitaliste montante - qui mobilisaient toutes deux leurs partisans.

Le système féodal en Europe occidentale avait en réalité commencé à atteindre ses limites de développement beaucoup plus tôt. Les améliorations apportées aux méthodes agricoles ainsi que le défrichement de forêts destiné à fournir davantage de terres pour l'agriculture avaient énormément amélioré la productivité agricole, mais ne pouvaient guère aller au-delà dans un système féodal reposant sur de petites parcelles paysannes.

L'épidémie de peste noire au milieu du 14^e siècle provoqua la mort de près de 40% de la population européenne. La raréfaction de la main d'œuvre qui en découla dans les campagnes finit par donner à la paysannerie plus de pouvoir dans leur lutte permanente avec les seigneurs féodaux qui furent obligés de leur concéder de meilleures conditions de travail et des loyers moins élevés pour les terres qu'ils occupaient. Les pauvres sans terre - qui étaient obligés de travailler pour d'autres afin de survivre - purent obtenir de meilleurs salaires tant à la campagne que dans les villes.

Pendant que la classe féodale déclinait, l'embryon d'une nouvelle classe commençait à se former dans les villes et les bourgs. Encouragés par la croissance du commerce sur une longue distance, artisans et marchands se réunissaient à l'occasion des marchés dans les villes pour vendre leurs produits. Les artisans trouvèrent aussi localement des acheteurs pour leurs productions, particulièrement parmi les seigneurs féodaux et les paysans les plus fortunés.

Les villes ayant acquis dans la plus grande partie de l'Europe occidentale une relative liberté les mettant à l'abri du contrôle direct des seigneurs féodaux, les artisans et les riches marchands y formèrent bientôt des guildes et des corporations pour protéger leurs intérêts.

Ces processus - la croissance de la production de biens à vendre sur les marchés et la crise grandissante du pouvoir féodal à la campagne - se renforcèrent mutuellement. Les guildes et les corporations commencèrent à introduire les rapports capitalistes en employant une armée de plus en plus grande de travailleurs salariés.

Mais le pouvoir économique de cette classe capitaliste embryonnaire avait beau continuer à croître, le gouvernement et le système légal défendaient toujours les intérêts de l'aristocratie féodale. En Angleterre, la lutte pour le pouvoir politique entre la noblesse et la bourgeoisie capitaliste montante fut réglée par une guerre civile. Les bourgeois entraînaient derrière eux dans leur lutte les sections les plus opprimées de la population. Ils renversèrent la monarchie, installèrent comme autorité politique suprême un parlement (dominé à ce moment par les représentants de la nouvelle classe capitaliste) et établirent un système légal qui défendait leurs intérêts de classe. Néanmoins, des revers

dans la lutte obligèrent ensuite la bourgeoisie à passer un compromis partiel avec l'aristocratie, impliquant notamment la restauration de la monarchie, mais sans que sa domination économique soit remise en cause.

Moins d'un siècle et demi plus tard, la bourgeoisie française, économiquement et idéologiquement plus solide, fut capable de garder le contrôle d'un processus révolutionnaire tumultueux et d'imposer après quelques années un système politique qui écartait définitivement la noblesse du pouvoir.

Cependant, les sociétés humaines ne se développent pas en ligne droite - en sautant d'un type de société à un autre et en progressant constamment. La société peut aussi reculer. Que se passe-t-il quand les révolutions échouent?

Malheureusement, les révolutions contre l'ordre existant ne réussissent pas toujours. Si des révolutions contre un mode de production dépassé et sa classe dirigeante échouent encore et encore, le système déclinant continuera à sombrer et le niveau de développement de la société peut être jeté en arrière pour des centaines d'années.

Les anciennes sociétés esclavagistes de l'Égypte, de la Grèce et de Rome ont été très loin dans le développement de la science, de la technologie et de la littérature. Cet essor culturel était rendu possible parce que ces sociétés étaient basées sur l'exploitation d'immenses armées d'esclaves. À un moment, ces empires puissants ont commencé à être confrontés aux limites de l'esclavagisme (et dans le cas de l'Empire romain, aux limites d'une expansion territoriale constante).

Un exemple montrant comment les limites de l'esclavagisme ont freiné la société est le fait que les progrès scientifiques et les inventions produites par la société esclavagiste n'ont pas toujours été utilisés pour augmenter l'efficacité du travail humain. Ainsi, les anciens Égyptiens avaient compris tous les principes nécessaires à la construction de la machine à vapeur tandis que les Romains avaient inventé la roue hydraulique.

Cependant, aucune de ces inventions n'a été utilisée de façon systématique ou généralisée ; elles n'ont été utilisées que pour produire des jouets pour amuser les riches et les puissants. Ceci s'explique par le fait que le système économique de l'esclavagisme, où le travail de l'esclave ne coûtait trois fois rien et était facile à se procurer, n'incitait pas à répandre une nouvelle technologie qui aurait pu amener à un développement considérable de la productivité du travail humain et faire avancer fortement la société.

Au lieu d'être renversé et remplacé par une forme de société plus progressive, les anciennes économies esclavagistes ont commencé à se désagréger jusqu'à ce que, divisées et affaiblies, elles soient conquises par des envahisseurs étrangers. L'effondrement de l'Empire romain a provoqué un recul important dans une grande partie de l'Europe occidentale, un recul qui allait durer des siècles avant que celle-ci puisse se développer à nouveau.

Le capitalisme

Les réalisations du capitalisme, en termes de développement des forces productives, sont immenses. La mécanisation du processus de production, l'électrification, le développement des chemins de fer, un réseau routier étendu et des véhicules motorisés, l'invention d'ordinateurs et le développement d'une communication virtuellement instantanée aux quatre coins du monde ont transformé le commerce et permis la production de biens et de richesses en des quantités auparavant inimaginables.

Mais ces avancées ont eu un lourd prix. L'expansion du travail salarié et du « libre marché » ont permis une exploitation encore plus intensive de la classe des travailleurs. Les capitalistes possèdent et contrôlent les outils, les usines et les matières premières (les moyens de production). Les travailleurs eux, n'ayant pas de terres ou de source de revenus indépendante, sont donc obligés de vendre leur travail aux capitalistes pour survivre.

Les capitalistes, qui sont en compétition les uns avec les autres, essaient de comprimer les salaires de leur main-d'œuvre afin d'augmenter leurs profits. La menace du chômage - et des demandeurs d'emploi qui seraient prêts à travailler pour un salaire plus bas - est utilisée comme un bâton afin de les faire accepter aux travailleurs des conditions de travail et des salaires plus mauvais.

Dans les premiers temps du capitalisme (c'est-à-dire au début de la révolution industrielle en Angleterre), les conditions de vie et de travail des masses étaient pires que celles qu'avait connues la majorité de la population sous le féodalisme. C'est seulement avec le développement de la lutte des classes, et notamment la création des syndicats, que les travailleurs et les chômeurs ont commencé à améliorer leur situation.

Les énormes richesses et la puissance qu'elles rendent possibles ont été monopolisées par la classe capitaliste et utilisées pour faire encore plus d'argent en exploitant le travail de la classe des travailleurs. Les premiers pays capitalistes (comme l'Angleterre, la France et la Belgique) ont utilisé leur puissance économique et militaire pour créer des empires en s'emparant d'immenses territoires à l'étranger où les ressources naturelles et le travail de la population indigène ont été exploités impitoyablement pour maximaliser les richesses, le pouvoir et le prestige de la classe dirigeante impériale.

La classe des travailleurs – « fossoyeurs » du capitalisme

Marx et Engels ont montré que le capitalisme n'était que la forme la plus récente d'une société d'exploitation de classes. Ils ont aussi expliqué qu'en se développant, le capitalisme semait aussi les graines de sa propre destruction. Le rôle central que la classe des travailleurs en pleine expansion a joué dans le processus de production a ainsi produit

une classe qui non seulement peut mettre en cause le rôle des capitalistes, mais qui est aussi capable de créer une société nouvelle et plus progressiste.

D'un point de vue historique, la réalisation la plus importante du capitalisme a été de développer les forces productives jusqu'à un niveau où une société socialiste est possible. Sans les bases matérielles pour éradiquer la faim, la pauvreté et l'analphabétisme partout dans le monde, une société socialiste est impossible.

Le capitalisme a réalisé cette base matérielle. Comme le disent les Nations Unies : « On estime que le coût supplémentaire pour réaliser et maintenir l'accès universel à l'éducation de base pour tous, les soins de santé de base pour tous, les soins de santé en matière de gynécologie et d'obstétrique pour toutes les femmes, une alimentation appropriée pour tous et l'accès à l'eau potable et à des installations sanitaires pour tous, est grosso modo de 40 milliards de dollars par an... Ceci représente moins de 4 % de l'ensemble de la fortune des 225 personnes les plus riches. » (Rapport du Développement Humain des Nations Unies, 1997).

Pourtant, sous le capitalisme, même cette redistribution relativement mineure ne verra jamais le jour. La propriété privée de l'industrie, des transports et des communications freine les forces productives. L'économie moderne mondialisée essaie continuellement de dépasser les limites du capitalisme, comme les frontières nationales ou l'incapacité dans laquelle se trouvent les travailleurs de racheter les produits qu'ils ont produits parce qu'ils ne sont pas payés à la valeur réelle de leur travail. Mais régulièrement, ces limites plongent le système dans des crises.

La nature parasitaire du capitalisme moderne se révèle à travers le développement massif de la spéculation financière, en opposition à l'investissement dans l'industrie. Les systèmes de communications incroyables qui ont été développés pourraient permettre à une société socialiste de planifier démocratiquement une économie moderne de façon détaillée afin de faire face aux besoins de la population. Mais sous le système capitaliste, ces systèmes de communications sont monopolisés par les plus grandes multinationales qui s'en servent pour s'assurer qu'ils pressent chaque goutte de profit tant de leurs travailleurs que des consommateurs.

Le rôle des individus dans l'Histoire

Une révolution n'est pas quelque chose qu'un individu ou une organisation peut faire apparaître d'un coup de baguette magique. C'est un processus qui se développe lorsque les contradictions à l'intérieur d'une société de classes ont atteint un seuil critique : lorsque les masses, qui sentent qu'elles ne peuvent plus supporter plus longtemps leur oppression se soulèvent pour défier la domination de la classe dirigeante alors au pouvoir.

Les marxistes rejettent l'idée, défendue par des historiens du courant dominant, que des individus dotés de fortes personnalités sont à eux seuls responsables des avancées de

l'Histoire. Attribuer des événements historiques majeurs aux ambitions ou aux fortes convictions personnelles d'un individu donne une vision mystifiante l'Histoire au lieu d'aider à l'expliquer. Cependant, tandis que nous sommes convaincus, en tant que marxistes, que les révolutions sont faites par les masses, nous comprenons aussi que dans un mouvement de masse ou une révolution - et en particulier à certains moments critiques - l'intervention de certains individus peut faire la différence entre la réussite ou l'échec du mouvement.

Néanmoins, ceci ne veut pas dire que des individus peuvent, de quelque manière que ce soit, remplacer des mouvements de masse ou une implication de masse dans une révolution. Des gens qui peuvent aider à orienter des mouvements de masse dans la bonne direction ne tombent pas tout cuits du ciel. Ils sont formés et préparés par la période économique et politique dans laquelle ils ont vécu, et particulièrement par les luttes de classes et les mouvements de masse auxquels ils ont participé. De cette façon, l'expérience et les leçons des mouvements du passé sont absorbées et assimilées par ces individus et réintroduites par ceux-ci dans le mouvement afin d'en assurer le succès.

La différence entre la révolution socialiste et toutes les autres révolutions antérieures

Une révolution socialiste doit être menée par la classe des travailleurs. Les révolutions contre les formes précédentes de sociétés de classes ont chaque fois été menées par une classe minoritaire qui exploitait la colère des masses dans sa lutte pour conquérir le pouvoir politique pour elle-même (par exemple les révolutions capitalistes contre la classe dirigeante féodale).

Aujourd'hui, dans beaucoup de pays, la classe des travailleurs représente la majorité de la population. Afin de se libérer elle-même de l'oppression et de l'exploitation, la classe des travailleurs doit abolir complètement la société de classes. La révolution socialiste est la première révolution dans l'histoire de l'humanité qui a le pouvoir de mettre un terme à l'exploitation de classe. C'est aussi la première révolution qui est menée par une classe qui est devenue entièrement consciente du rôle historique qu'elle doit affronter.

Cette conscience n'existe pas encore à l'heure actuelle. L'expérience que les gens ont du système capitaliste les pousse vers des conclusions socialistes de façon différente et à des moments différents. Encourager le développement d'une conscience de classe et d'idées socialistes est l'une des tâches d'un parti révolutionnaire, qui peut rassembler différents secteurs de la classe des travailleurs et de la classe moyenne radicalisée en les unissant dans un combat commun.

La fin de la société de classes

Une société socialiste abolirait les classes sociales, permettant à la gestion collective et vraiment démocratique de la société de réapparaître pour la première fois dans l'Histoire

depuis les sociétés de chasseurs-cueilleurs. Mais ceci se ferait sur une base matérielle beaucoup plus élevée : au lieu de vivre à un niveau de subsistance quotidienne, en étant entièrement dépendant de l'environnement local, la société serait basée sur des forces productives qui sont à même de procurer plus qu'assez pour satisfaire les besoins de chacun.

Dans la période de transition entre le capitalisme et le socialisme, c'est-à-dire après une révolution socialiste réussie, l'État sera dirigé par la classe des travailleurs (et aussi par la paysannerie pauvre et les masses de sans-terre dans les nombreux pays où ils existent). Mais même cette forme d'État - bien qu'il s'agirait d'un État basé sur la démocratie des travailleurs plutôt que sur l'exploitation de classe - finira par disparaître lorsque le socialisme, puis une véritable société communiste seront réalisés.

La base matérielle de l'État est la suppression d'une classe (en l'occurrence les capitalistes) par une autre (en l'occurrence les travailleurs, soutenus par d'autres classes opprimées comme la paysannerie et les pauvres sans-terre). À mesure que se développe une société sans classe, disparaît peu à peu la base matérielle pour toute organisation étatique se dressant au-dessus de la population. Les tâches nécessaires que l'État accomplit dans une société de classes – la planification, l'administration,... – seront organisées et exécutées par la population dans son ensemble selon ses propres décisions démocratiques.

« Socialisme ou barbarie »

Si une révolution échoue à renverser le capitalisme, les conséquences peuvent être gravissimes. Le fascisme et la dictature sont des « solutions » auxquelles la classe capitaliste a souvent recours pour « maintenir l'ordre » après une révolution qui a échoué. Mais si, sur le long terme, aucune révolution ne réussit à établir une société socialiste, même ces perspectives horribles se révéleraient insignifiantes comparées à la désintégration du capitalisme au niveau mondial.

Car, tout au long de l'Histoire, le potentiel de destruction de l'humanité s'est accru en même temps que se développaient les forces productives. Au fur et à mesure que de nouvelles formes de sociétés de classes émergeaient, l'exploitation des classes opprimées en leur sein s'est intensifiée. L'augmentation de la productivité et de la technologie ont permis à la fois une exploitation et un contrôle des masses de plus en plus complet et la mise en œuvre d'armes de destruction massive de plus en plus puissantes et épouvantables.

Les armes nucléaires détenues par des gouvernements partout dans le monde pourraient détruire des centaines de fois la planète. La destruction de l'environnement par l'industrie capitaliste va de pair avec la propriété privée et le profit. Comme le système capitaliste titube de crise en crise, l'instabilité croissante qu'il crée augmente le nombre de guerres

et de conflits et épuise les ressources naturelles avec de moins en moins de considération pour les générations futures.

À moins qu'une série de révolutions socialistes de par le monde réussisse à mettre fin au capitalisme, la désintégration d'une société disposant d'une telle force de destruction terrifiante pourrait être un désastre sans précédent dans l'histoire de l'humanité.

Une société socialiste ne libérerait pas seulement les forces productives des limites du capitalisme, elle ne libérerait pas seulement les humains de l'esclavage salarié et de l'aliénation par le travail sous le capitalisme : elle assurerait aussi que la production et la technologie soient utilisées à des fins constructives et pas à des fins destructives.

Quelques définitions en bref

Réalité matérielle : les choses et les processus dans le monde réel qui peuvent être touchés ou mesurés.

Mode de production : la manière dont est organisée la production des produits de première nécessité et des autres biens.

Forces productives : la productivité du travail humain (la quantité de biens produite par une quantité fixée de travail humain) qui est développée et augmentée à l'aide de la technologie, des connaissances scientifiques et des manières plus efficaces d'organiser le travail humain.

Idéologie : système d'idées.

Progressiste : qui contribue à faire progresser la société en aidant au développement des forces productives.

Terminologie

Note de l'auteur : Marx et Engels ont classifié les premiers types de sociétés de classes en barbarie et la montée des anciens empires esclavagistes d'Égypte, de Grèce et de Rome en civilisation. Aujourd'hui, ces termes semblent démodés et teintés par leur association avec l'idéologie de l'impérialisme. J'ai donc utilisé dans cette brochure des termes plus spécifiques qui sont apparus dans les études modernes, respectivement société néolithique et société esclavagiste.

Note du traducteur : Des passages du texte ont été réécrits pour remplacer des exemples typiquement britanniques par des exemples de valeur plus générale. D'autre part, à la place du terme de classe ouvrière, qui semble réduire la classe aux seuls ouvriers, j'ai préféré employer le terme de classe des travailleurs qui permet d'inclure de manière plus large le grand nombre de salariés (ouvriers, employés, fonctionnaires, enseignants,...) qui sont aujourd'hui victimes de l'exploitation dans le cadre du capitalisme moderne.

Pour consulter la version originale anglaise : *More than just kings and queens – the Marxist view of history*, <http://www.marxism.org.uk/pack/history.html>

Liste de lecture :

- L'idéologie allemande (première partie) - Marx et Engels
- Le Manifeste du Parti Communiste - Marx et Engels
- De la préhistoire à l'Histoire - Gordon Childe
- L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État – Engels

[Les textes ci-dessus sont accessibles en ligne sur Archive Internet des Marxistes]

Une perspective différente : La philosophie marxiste

Par Robin Clapp

Le marxisme est la science des perspectives - regarder de l'avant pour anticiper comment la société se développera - en utilisant la méthode du matérialisme dialectique pour démêler le processus complexe du développement historique. Ce texte veut montrer que disposer d'une philosophie qui permette d'interpréter correctement le monde et qui fournisse une boussole pour le changer est indispensable.

Une philosophie, pour quoi faire ?

« Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe, c'est de le transformer. » (Karl Marx, Thèses sur Feuerbach)

Le 21e siècle à peine entamé, un cinquième de la population mondiale vit dans une pauvreté absolue avec un dollar US ou moins par jour, tandis que les biens des 200 personnes les plus riches dépassent le revenu cumulé des 2,4 milliards d'habitants les plus pauvres de la planète.

Pourtant la prospérité matérielle s'est plus accrue au cours des 100 dernières années que pendant tout le reste de l'histoire humaine. Ainsi la base existe déjà potentiellement pour un progrès de l'humanité qui n'était jusqu'ici qu'un rêve, pour autant que les contradictions créées par le capitalisme lui-même puissent être résolues par les travailleurs du monde.

Les capitalistes, au travers de leur contrôle sur la justice, l'armée, l'enseignement et les médias, essaient en permanence d'empêcher les travailleurs de tirer la conclusion que le capitalisme peut être changé.

Dans la presse populaire, les commentateurs dénoncent de temps à autre tel ou tel symptôme de la maladie du système tout en martelant que l'économie de marché représente la seule possibilité.

En même temps, des justifications plus sérieuses à la supériorité du capitalisme ont été fournies. L'effondrement de l'Union soviétique en 1989-1992 a donné une énorme impulsion à cette branche particulière de la littérature qu'est la production de mensonges, permettant aux philosophes bourgeois de proclamer que le capitalisme a émergé triomphant de sa lutte historique contre le socialisme.

Chaque classe dominante tout au long de l'histoire a cherché à donner à son régime le cachet de la permanence. Sans se soucier qu'il y ait eu par le passé beaucoup d'autres formes de domination de classe, y compris l'esclavage et le féodalisme, les défenseurs

béats du capitalisme croient que leur manière de diriger la société est la meilleure et représente l'Everest de l'évolution.

De nombreux dirigeants de la social-démocratie ont, à la suite de Tony Blair, dénoncé le marxisme comme un « dogme sectaire et dépassé » et se sont ralliés à une théorie de la Troisième Voie, basée sur la vieille idée qu'il peut y avoir une voie médiane entre le marché et l'économie planifiée.

La plupart des dirigeants capitalistes croient qu'ils n'ont pas besoin d'une philosophie. Faire de l'argent est tout ce qui importe et ils se contentent de l'idée que « si ça marche, c'est bon ». Ils sont largement empiriques dans leur approche, répondant pragmatiquement aux nouveaux défis et essayant rarement de comprendre les relations et les connexions entre la politique et les événements, les causes et les effets.

Dans les domaines de la politique et de l'économie, ils font leur la philosophie facile et complaisante qui pense que ce qui s'est produit avant continuera à se produire de manière largement inchangée à l'avenir.

Dans les années '90, ils étaient persuadés que le boom de la nouvelle économie continuerait à enfler indéfiniment. Quand la bulle spéculative a explosé, ils en ont été étonnés, mais, n'apprenant rien, ils se sont gratté la tête et ont affirmé qu'ils avaient prédit que tout cela allait arriver. Puis ils en sont retournés sur leur confortable petit nuage, persuadés que le capitalisme s'en remettrait rapidement.

Cette brochure a pour but de montrer que disposer d'une philosophie qui permette d'interpréter correctement le monde et qui fournisse une boussole pour le changer est indispensable. Comme Léon Trotsky l'a observé dans *Le Marxisme de notre époque*, « si la théorie permet d'apprécier correctement le cours du développement économique, et de prévoir l'avenir mieux que les autres théories, alors elle reste la théorie la plus avancée de notre temps, même si elle date d'un bon nombre d'années ».

Le marxisme est la science des perspectives - regarder de l'avant pour anticiper comment la société se développera, en utilisant la méthode du matérialisme dialectique pour démêler le processus complexe du développement historique.

Il s'efforce d'apprendre à la classe des travailleurs à se connaître et à être consciente d'elle-même en tant que classe. Le matérialisme dialectique - la science des lois générales du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée - était et demeure une philosophie révolutionnaire qui défie le capitalisme dans chaque domaine et substitue la science aux rêves et aux préjugés.

Matérialisme contre Idéalisme

« Ce n'est pas la conscience qui détermine l'existence, mais l'existence sociale qui détermine la conscience » (Marx et Engels, L'idéologie allemande)

Les hommes ont toujours essayé de comprendre le monde dans lequel ils vivaient en observant la nature et en généralisant leurs expériences quotidiennes. L'histoire de la philosophie montre une division en deux camps : l'idéalisme et le matérialisme. Les idéalistes disent que la pensée (la conscience) est souveraine et que les actions humaines découlent de pensées abstraites, indépendamment des conditions historiques et matérielles.

Marx et Engels furent les premiers à remettre complètement en cause cette conception, en expliquant qu'une compréhension du monde doit partir non pas des idées qui existent dans la tête des gens, mais des conditions matérielles réelles dans lesquelles ces idées se développent.

La nature est historique à tous les niveaux. Aucun aspect de la nature n'existe « tout simplement » : chacun a une histoire, vient au monde, change et se développe, et finalement cesse d'exister. Des aspects de la nature peuvent apparaître fixes, stables, dans un état d'équilibre pour une période de temps plus ou moins longue, mais aucun n'est dans cet état de manière permanente ou éternelle. Comme l'a dit Trotsky, « La conscience grandit de l'inconscient, la psychologie de la physiologie, le monde organique de l'inorganique, le système solaire de la nébuleuse ».

Marx et Engels basèrent leur matérialisme sur les idées et la pratique des grands philosophes matérialistes du 18^e siècle. La Renaissance du 16^e siècle, avec son expansion de la curiosité culturelle et scientifique, fut à la fois une cause et un effet de la croissance initiale du capitalisme. Ainsi que l'écrivit Engels, « La science s'est rebellée contre l'Église; la bourgeoisie ne pouvait rien faire sans la science et dût donc se joindre à la rébellion ».

Les scientifiques développèrent fiévreusement l'astronomie, la mécanique, la physique, l'anatomie et la physiologie en disciplines séparées, bouleversant en conséquence les antiques croyances en un dieu inviolable. Ainsi Galilée commença par découvrir quelques-unes des propriétés physiques de l'univers et révéla que les planètes tournaient autour du soleil. Plus tard, la théorie de la gravité et les lois du mouvement physiques établies par Newton dévoilèrent les mystères du mouvement et de la mécanique. Le philosophe Hobbes déclara qu'il était impossible de séparer la pensée de la matière pensante. Marx observa que le siècle des « Lumières » avait « éclairci les esprits » pour la grande Révolution française et l'âge de la raison.

Mais Engels ajouta que « La limitation spécifique de ce matérialisme tenait à son incapacité à saisir l'univers comme un processus, comme une matière subissant un développement ininterrompu ». Ce furent Marx et lui qui fusionnèrent les brillantes avancées scientifiques du matérialisme avec la pensée dialectique, créant ainsi la théorie la plus clairvoyante et la plus révolutionnaire pour expliquer et changer le monde.

Le philosophe allemand Hegel qui, au début du 19^e siècle, ressuscita la dialectique issue de la pensée de la Grèce antique défendait une approche idéaliste. Selon lui, les pensées dans le cerveau n'étaient pas les images, plus ou moins abstraites, des choses et des processus réels, mais, au contraire, les choses et leurs développements n'étaient que les images réalisées de l'Idée/Dieu existant quelque part depuis l'éternité avant même que le monde existe.

Marx clarifia cette confusion en remettant le raisonnement sur ses pieds : « Pour moi, l'idée n'est rien d'autre que le monde matériel reflété dans l'esprit humain ».

Le marxisme se base donc sur une vue matérialiste de l'histoire. Le monde matériel est réel et se développe à travers ses propres lois naturelles. La pensée est un produit de la matière sans laquelle il ne peut y avoir d'idées séparées.

Il en découle clairement que le marxisme rejette les vérités universelles, les religions et les esprits. Toutes les théories sont relatives, parce qu'elles ne saisissent qu'un aspect de la réalité. Au départ, elles sont censées posséder une validité et une application universelles. Mais, arrivé à un certain point, des déficiences apparaissent dans la théorie. Celles-ci doivent être expliquées et de nouvelles théories sont développées afin de rendre compte de ces exceptions. Mais les nouvelles théories ne se contentent pas de remplacer les anciennes : elles les incorporent sous une forme nouvelle.

Ainsi, dans le domaine de l'évolution biologique, les marxistes ne sont ni des déterministes biologiques ni des déterministes culturels. Il y a une interaction dialectique entre nos gènes et notre environnement.

Récemment, le « projet du génome humain » a permis de dresser la carte complète de la structure des gènes qui passent d'une génération humaine à l'autre. Des biologistes ont affirmé que ces découvertes allaient révéler à quel point les gènes individuels façonnent les modèles de comportement, de la préférence sexuelle à la criminalité et même aux préférences politiques ! Une conséquence de cette théorie serait évidemment que la position d'une personne dans la société serait largement prédéterminée et inaltérable. Cependant toutes les tentatives pour « marquer » les gènes responsables de « l'intelligence » ont échoué et la tentative de définir la position sociale comme génétiquement déterminée a été dénoncée comme une pure conséquence de l'idéologie des biologistes concernés.

Et dans une percée qui a révolutionné notre compréhension du comportement humain, des scientifiques ont récemment découvert que nous possédions beaucoup moins de gènes qu'on le pensait auparavant, révélant ainsi que les influences environnementales sont beaucoup plus puissantes pour façonner la manière dont agissent les humains.

Qu'est-ce que la pensée dialectique ?

« Les hommes ont pensé dialectiquement longtemps avant de savoir ce qu'était la dialectique, exactement comme ils ont parlé en prose longtemps avant qu'existe le terme de prose. » (Engels, L'Anti-Duhring)

La dialectique est la philosophie du mouvement. La méthode dialectique d'analyse nous permet d'étudier les phénomènes naturels, l'évolution de la société et de la pensée comme des processus de développement reposant sur le mouvement et la contradiction.

Tout est dans un état permanent de mouvement et de changement. Toute réalité est de la matière en mouvement.

Les racines de la pensée dialectique peuvent être retracées jusqu'aux penseurs de la Grèce antique qui, parce que leur civilisation n'était pas encore assez avancée pour disséquer la nature et l'analyser dans ses composantes séparées, voyaient cette même nature comme une totalité, avec ses connexions, dialectiquement. Rien dans la vie n'est statique. Pour reprendre les mots du philosophe de la Grèce antique Héraclite, « Tout s'écoule, tout change ».

On trouve des illustrations du développement de notre Terre et de l'espace partout autour de nous dans la Nature. Les astronomes restent fascinés devant les super-télescopes qui nous permettent d'assister à la naissance et à la mort d'étoiles extrêmement lointaines tandis qu'aucun géologue ou vulcanologue ne pourrait raisonner sans avoir une compréhension des lois de base de la dialectique - le changement de la quantité en qualité, l'interpénétration des contraires et la négation de la négation.

Dans les mathématiques, une approche dialectique est aussi indispensable. Dans la vie de tous les jours, nous avons souvent besoin de faire la distinction entre une ligne droite et une ligne courbe. Mais mathématiquement une droite est simplement un type particulier de courbe. Toutes deux peuvent être traitées en utilisant une simple équation mathématique générale.

Nous apprenons aussi comment, à une température spécifique, la glace solide se change en eau liquide et comment, à une température plus haute, celle-ci se change en vapeur, un gaz. Nous apprenons aussi que ces trois substances apparemment différentes sont en réalité des manifestations différentes du mouvement des mêmes molécules d'eau. Mais bien que la société capitaliste utilise la méthode dialectique dans sa quête de progrès scientifique, dans les domaines de l'économie et de la philosophie par contre, elle

cherche obstinément à réfuter la dialectique, en s'habillant dans la camisole de force de la métaphysique (logique formelle). Celle-ci, traduite en politique, devient une justification du statu quo, l'idée que l'évolution procède à pas de souris et sans bouleversements.

Il n'est pas difficile de voir pourquoi. Expliqué de manière marxiste, le développement de toutes les formes anciennes et actuelles de société montrerait que, dans certaines périodes de l'Histoire, quand le mode de production est entré en conflit aigu avec le mode d'échange, des guerres et des mouvements révolutionnaires ont suivi. Les formes de lutte de classes ont changé à travers différentes époques, mais la lutte fondamentale portant sur la répartition du surproduit entre exploiters et exploités forme une ligne continue depuis les premières sociétés esclavagistes jusqu'à aujourd'hui.

La classe capitaliste – la bourgeoisie, telle que Marx l'a décrite – doit donc nous cacher la conception matérialiste de l'histoire, préférant exalter les actions des grands hommes (et occasionnellement des grandes femmes !) qui sont censés avoir changé l'Histoire. Les grandes révolutions sociales sont attribuées non à la lutte entre les classes, mais aux erreurs de rois et de tsars tyranniques et aux ambitions sanglantes d'hommes sans foi ni loi comme Cromwell, Robespierre et Lénine, pour ne citer que leurs trois bêtes noires préférées.

La pensée métaphysique est souvent décrite comme la science des choses et non du mouvement. Se basant sur des techniques de classification rigides et voyant les choses comme des entités statiques, elle est un outil utile dans nos vies quotidiennes, mais ne nous laisse pas voir les choses dans leurs connexions.

La logique formelle voit la cause et l'effet comme deux contraires, mais, pour les marxistes, les deux catégories fusionnent, se mélangent et se fondent l'une en l'autre tout le temps. Trotsky a comparé la logique formelle à la dialectique en utilisant l'analogie entre une photographie et un film. La première a son utilité, mais, dès que nous entrons dans des questions complexes, la logique formelle s'avère inadéquate. Par exemple, nous pouvons dire que la société dans laquelle nous vivons est capitaliste. Mais en la voyant dialectiquement comme une société bourgeoise ayant atteint un stade avancé de développement, nous devons ajouter qu'elle possède encore quelques vestiges de la féodalité, mais surtout qu'elle contient dans son potentiel technologique les bases d'une économie planifiée socialiste.

Cet exemple n'a rien d'abstrait. Les marxistes utilisent la méthode dialectique dans le but de clarifier les perspectives. Toutes les réalités comportent en elles plus d'une facette. Quel stade de développement a atteint le capitalisme chez nous, quel caractère aura la prochaine récession, quelle est la puissance de la classe des travailleurs, quel est le rôle du Parti Socialiste et des directions syndicales, où et quand pouvons-nous nous attendre à une nouvelle vague de grandes luttes dans les entreprises,... toutes ces questions et bien d'autres encore ne peuvent trouver de réponse qu'en analysant la société dialectiquement.

Les lois de la dialectique

« La dialectique n'est rien de plus que la science des lois générales du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée. » (Engels, L'Anti-Duhring)

Reposant sur les lois du mouvement, la dialectique nous permet de saisir les choses dans leurs connexions.

Nos corps et nos pensées changent continuellement. De la conception jusqu'à la mort, il n'y a jamais un instant où notre développement physique est suspendu, pas plus que ne le sont nos pensées et notre évolution mentale. Nos idées évoluent sans cesse.

Mais comment la dialectique s'applique-t-elle spécifiquement à l'étude de la société ? Quelles sont les lois générales du matérialisme dialectique au-delà de l'idée primordiale que tout change ? Si la dialectique est la boîte à outils théorique des marxistes, à quoi ressemblent les outils et comment nous aident-ils à défier le capitalisme et à changer la société ?

Marx et Engels ont élaboré trois grandes lois interconnectées qui sont continuellement à l'œuvre et qui nous donnent un aperçu de la manière dont la société se développe et des tâches pratiques et théoriques auxquelles nous sommes confrontés quand nous cherchons à construire les instruments pour renverser le capitalisme.

1. La loi de la quantité et de la qualité

De la même manière qu'un scientifique est familier du concept selon lequel les choses altèrent leur qualité à certains points quantitatifs (l'eau en vapeur au point d'ébullition), un observateur de l'évolution des sociétés de classes rencontre la même loi.

La société ne se développe pas d'une manière lente et évolutive. Les frictions entre les classes peuvent créer – et créent effectivement - des périodes épisodiques de lutte aiguë conduisant à des crises sociales et politiques, à des guerres et des révolutions.

Pendant une longue période, la lutte de classes peut sembler être au minimum, avec un bas niveau de lutte dans les entreprises, un désintérêt apparent pour la lutte politique, ... Cependant les marxistes voient les événements sous leurs multiples aspects. En surface, il peut y avoir une stabilité apparente, mais une accumulation de frustration et d'opposition au capitalisme peut exploser tout d'un coup, créant des conditions entièrement nouvelles pour la lutte et prenant les patrons et leurs partis politiques complètement par surprise. Cette loi est reconnue sous une forme vulgaire par quelques philosophes bourgeois qui, généralement après l'événement, font tristement référence à « la goutte d'eau qui a fait déborder le vase ». Elle a d'énormes conséquences pour les marxistes.

Nous analysons avec soin l'évolution des conflits de classe et nous saisissons chaque occasion pour intervenir dans le mouvement des travailleurs afin de populariser les idées socialistes et de tirer avantage de ces changements soudains et de ces tournants brusques.

Cette loi n'implique pas toujours un progrès. Pendant longtemps, nous avons caractérisé la bureaucratie stalinienne dans l'ancienne Union soviétique comme un frein relatif à l'économie planifiée. Nous entendons par là que, malgré la gabegie et la corruption des bureaucrates, il y avait encore un potentiel pour une croissance de l'économie planifiée, bien que moins efficace que si la classe des travailleurs avait été aux commandes. Dans les années '60, le style de commandement autoritaire et par en haut du Kremlin a du affronter les nouveaux défis posés par une forme techniquement plus avancée d'économie. La maxime de Trotsky selon laquelle une économie planifiée a besoin du contrôle des travailleurs comme un corps a besoin d'oxygène est devenue plus pertinente que jamais. Nous avons analysé ce changement et nous avons conclu que la bureaucratie s'était transformée d'un frein relatif en un frein absolu.

La quantité s'est transformée en qualité. Partant d'une étude de toutes les statistiques économiques illustrant le déclin de l'URSS, nous avons commencé à tirer des conclusions théoriques élaborées.

Une société entrée dans une crise économique, sociale et politique où la caste bureaucratique est devenue absolument incapable de jouer encore un quelconque rôle progressiste ne peut rester indéfiniment en apesanteur. Le point a rapidement été atteint où soit la classe des travailleurs devrait renverser le démon de la bureaucratie et mener une révolution politique, soit il y aurait une contre-révolution sociale conduisant à la restauration du capitalisme. Cette possibilité a été prédite par Trotsky il y a plus de 50 ans. La triomphe de la deuxième option - avec Eltsine détruisant tous les gains subsistants de la révolution de 1917 - a marqué une défaite qualitative pour la classe des travailleurs en Russie et partout ailleurs.

2. L'interpénétration des contraires

La dialectique quand elle est appliquée à la lutte des classes n'a pas le même degré de précision que dans les laboratoires scientifiques. Le rôle des individus, des partis politiques et des mouvements sociaux n'est pas scientifiquement prédéterminé. Un dirigeant syndical respecté pour ses prises de position de gauche peut capituler le jour où il est confronté à une attaque déterminée du patronat. Inversement un dirigeant syndical modéré peut surprendre en devenant, sous une pression massive de sa base, beaucoup plus militant que prévu.

Il n'y a pas d'absolu dans la lutte des classes. Nous insistons souvent sur le fait que la croissance et la récession ne sont pas des catégories antithétiques comme le proclament les manuels d'économie les plus rudimentaires. Dans chaque croissance économique du capitalisme se trouvent les germes de la future récession et vice versa. Ce n'est pas la

récession elle-même qui amène les travailleurs à se rebeller contre le système capitaliste. L'exact opposé peut être vrai aussi, avec des travailleurs intimidés par la menace d'un chômage massif. Inversement, au cours d'une période de croissance, les travailleurs peuvent partir à l'offensive non seulement pour récupérer les gains qui ont été perdus pendant la récession précédente, mais aussi pour gagner de nouvelles victoires sur les salaires et les conditions de travail.

Trotsky a analysé cette loi dans son analyse des forces qui ont fait la révolution russe en 1917 : « Pour pouvoir réaliser l'État des Soviets, une convergence et une pénétration mutuelle de deux facteurs appartenant à des espèces économiques complètement différentes était indispensable : une guerre paysanne - c'est-à-dire un mouvement caractéristique de l'aube du développement bourgeois - et une insurrection prolétarienne, le mouvement qui signale la fin de celui-ci » (Histoire de la Révolution russe).

Ce « développement inégal et combiné » illustre la manière complexe selon laquelle se développe la société. L'application de la loi de l'interpénétration des contraires est cruciale pour nous permettre d'avoir une vision claire du stade que le capitalisme a atteint, de sa future évolution et des réponses que nous devons y apporter.

3. La négation de la négation

Décrite par Engels comme « une loi de développement de la nature, de l'histoire et de la pensée extrêmement générale et, pour cette raison, extrêmement pénétrante et importante », la négation de la négation traite du développement au travers de contradictions qui naissent et se développent en annulant, ou niant, une forme d'existence, une théorie ou un fait antérieurs avant d'être plus tard niées à leur tour.

Le cycle économique du capitalisme illustre cette loi. Au cours de la phase de croissance, de grandes richesses sont créées, mais elles seront partiellement détruites lors de crises épisodiques de surproduction. Celles-ci créent, à leur tour et à nouveau, les conditions pour une nouvelle croissance, qui assimile et développe des méthodes de production précédemment acquises avant d'entrer une nouvelle fois en contradiction avec les limites de l'économie de marché et être partiellement niées par celles-ci.

Tout ce qui existe évolue ainsi sous la pression de la nécessité. Mais tout périt avant d'être transformé en quelque chose d'autre. Ainsi ce qui est « nécessaire » à un moment et à un endroit devient « non nécessaire » dans de nouvelles conditions. Chaque chose crée son contraire qui est destiné à le vaincre et à le nier.

Les premières sociétés étaient des sociétés sans classe basées sur la coopération au sein de la tribu. Elles ont été niées par l'émergence de sociétés de classe reposant sur des niveaux matériels de richesse qui se développaient. La propriété privée des moyens de production et l'État, qui sont les caractères fondamentaux de la société de classe et qui à l'origine ont marqué un grand pas en avant, ne servent plus aujourd'hui qu'à freiner et à

limiter les forces productives et à menacer tous les gains réalisés précédemment par le développement humain.

La base matérielle existe maintenant pour remplacer le système patronal par le socialisme, dont l'embryon est déjà contenu dans la société de classes, mais qui ne pourra jamais être réalisé avant que la classe des travailleurs nie le capitalisme. Comme l'écrivit Marx, « La victoire du socialisme marquera une étape nouvelle et qualitativement différente de l'histoire humaine. Pour être plus précis, elle marquera la fin de la préhistoire de la race humaine et ouvrira sa véritable histoire » (Thèses sur Feuerbach).

Le matérialisme dialectique comme théorie révolutionnaire

« La dialectique, la prétendue dialectique objective, prévaut à travers la Nature. » (Engels, Dialectique de la nature)

Dans le domaine de la science, la méthode dialectique continue, explicitement ou implicitement, à être un outil vital de progrès. Des disciplines apparemment sans rapport entre elles en sont venues à partager des visions et des méthodologies reflétant la nature interconnectée de notre univers vivant.

Même le philosophe idéaliste Kant, qui écrivait avant l'époque de Marx et Engels et qui croyait en un être suprême, a été forcé par l'expérience d'arriver inconsciemment à une position dialectique. Il argumenta que si la Terre était venue au monde, alors ses actuels états climatiques, géographiques et géologiques, ses plantes et ses animaux, tous devaient être venus au monde; la terre devait ainsi avoir une histoire non seulement de coexistence dans l'espace, mais aussi de succession dans le temps.

En particulier, la théorie de l'évolution de Darwin, dont la signification révolutionnaire a été immédiatement perçue par Marx et Engels, a elle-même été enrichie suite à de nouvelles études et expériences et a ainsi fourni une confirmation plus profonde de la dialectique de la nature. Darwin a démontré comment l'évolution se développe à travers la sélection naturelle, provoquant la colère de ceux pour qui « Dieu » déterminait tout. Mais alors qu'il déclarait que « la nature ne fait pas de bond », le débat fait rage aujourd'hui parmi les néo-darwinistes sur la question de savoir si des bonds se produisent et quelle est leur nature.

Grâce à l'incorporation de la science génétique au darwinisme, on a pu commencer à étudier de nouveaux concepts à côté de la sélection naturelle - comme la mutation (la formation spontanée de nouvelles variations dans le matériel génétique), l'écoulement de gènes (l'introduction de nouveaux gènes dans une population par l'immigration ou l'élevage) et la dérive génétique (des changements aléatoires de gènes dans une population due à sa taille réduite).

L'idée que la vitesse du changement évolutif peut varier énormément est maintenant largement acceptée, apportant ainsi une brillante confirmation de la dialectique comme science des tournants brusques et des changements soudains en opposition à un développement graduel. La théorie de l'équilibre ponctué porte cette idée un pas plus loin encore en affirmant que le développement ou l'apparition de nouvelles espèces peut, à l'échelle du temps géologique, briser instantanément un équilibre apparemment stable.

Cette théorie rend compte de la rapide et soudaine apparition d'espèces ainsi que de l'extinction en masse d'espèces, de la même manière dont Darwin parlait de la lutte pour l'existence de variétés individuelles au sein d'une même espèce.

Les théories scientifiques modernes reposent sur une vue dialectique de la nature. La mécanique quantique, sur laquelle est basée toute la technologie moderne, repose sur l'unification de deux concepts classiques (apparemment contradictoires), ceux du mouvement des ondes et du mouvement des particules pour produire une nouvelle compréhension plus profonde de la nature de la réalité. Les théories des particules fondamentales travaillent sur des concepts qui éclairent la contradiction entre la matière et l'espace-temps dans lequel se meut la matière.

Vers un monde socialiste

Les causes finales de tous les changements sociaux et de toutes les révolutions politiques doivent être cherchées, non dans les cerveaux des hommes, non dans une meilleure conception humaine de la vérité éternelle et de la justice, mais dans les changements dans les modes de production et d'échange. Elles doivent être cherchées non dans la philosophie, mais dans l'économie de chaque époque particulière.

Le matérialisme dialectique n'est pas une théorie ennuyeuse réservée aux études d'académiciens érudits. Il est un guide pour l'action. Pour les travailleurs et les jeunes cherchant à comprendre le capitalisme et, plus important encore, à le changer, il est un outil indispensable.

Le soi-disant Nouvel Ordre Mondial prouve quotidiennement qu'il est encore moins harmonieux que l'ancien. Sur les six milliards de personnes sur Terre, près de 3,6 milliards n'ont ni argent ni crédit pour acheter quoi que ce soit. La majorité des habitants de la planète restent au mieux des « lécheurs de vitrines ». Bien que le développement de sociétés géantes enjambant les continents et l'existence de technologies informatiques de pointe montrent le potentiel qui existe pour une planification mondiale de la production et du commerce, le capitalisme demeure un système basé sur une concurrence pleine de gaspillage entre États-nations dans laquelle des multinationales rivales luttent pour augmenter leurs parts de marché, leur productivité et leurs profits à nos dépens.

L'Histoire est faite par des hommes et des femmes conscients, chacun conduit par des motivations et des désirs bien définis. Les grandes révolutions sociales du passé ont été

menées par des minorités qui arrivaient au premier plan parce qu'elles exprimaient le plus clairement les nouveaux besoins économiques et politiques d'une classe montante. La lutte pour le socialisme est qualitativement différente dans la mesure où elle implique la participation consciente de la majorité de la population - la classe des travailleurs et les masses opprimées du monde - pour affronter un capitalisme malade, mais omniprésent.

Notre tâche est de canaliser l'infatigable énergie des travailleurs à l'échelle mondiale afin d'en finir avec l'exploitation, et cela à travers la construction d'une force socialiste puissante. La méthode dialectique, appliquée à chaque stade de la lutte des classes, illumine notre chemin, nous permet de transformer nos idées en une force matérielle et rapproche le jour où les hommes et les femmes pourront passer du règne de la nécessité au règne de la liberté.

Liste de lecture

[Les textes ci dessus sont accessibles en ligne sur Archive Internet des Marxistes]

- L'ABC de la dialectique matérialiste (15/12/1939) extrait de « Une opposition bourgeoise dans le Socialist Workers Party » et Une lettre ouverte au camarade Burnham (07/01/1940) tous deux inclut dans le livre de Trotsky *En défense du Marxisme*.
- Sur la question de la dialectique - Lénine
- Une introduction à la logique du marxisme - George Novack
- Le rôle joué par le travail dans la transition du singe à l'homme - Engels
- Anti-Duhring - Engels
- Matérialisme et empiriocriticisme - Lénine
- Dialectique de la nature - Engels
- Les problèmes fondamentaux du marxisme – Plekhanov

[Les textes ci-dessus sont accessibles en ligne sur Archive Internet des Marxistes]

Pour consulter la version anglais : A different Outlook: Marxist Philosophy,
<http://www.marxism.org.uk/pack/dialectics.html>

D'où proviennent les inégalités?

Par Mathias (PSL-Belgique)

En janvier 2014, l'ONG Oxfam publiait un rapport controversé exposant l'incroyable inégalité économique mondiale. Les données révélées étaient ahurissantes. En 2010, les 388 personnes les plus riches au monde détenaient autant que la moitié la plus pauvre de l'Humanité, soit autant que 3,5 milliards de personnes. En 2014, seuls 85 super riches suffisaient. Un an plus tard, Oxfam a livré un nouveau rapport actualisé. La croissance de la fortune des riches augmente si rapidement que, désormais, 80 personnes détiennent autant de richesses que la moitié de la population mondiale. Pour les très riches, la crise semble n'être rien de plus qu'une perverse course à l'élimination pour appartenir à cette couche infime au sommet de la société.

De vastes inégalités

Dans son rapport de janvier dernier, basé notamment sur les données du Crédit Suisse, Oxfam dévoile qu'en 2014, les 1% les plus riches détenaient 48% de la fortune mondiale. En 2016, la barre symbolique de la moitié sera dépassée. Les 99% de la population restante devraient donc se partager les 52% restants, mais, là aussi, la richesse est très inégalement répartie puisque les 80% les plus pauvres de l'Humanité doivent se débrouiller avec seulement 5,5% de la richesse mondiale. Une concentration étourdissante de richesse fait face à la misère la plus noire.

Et encore ce constat est-il très certainement une lourde sous-estimation. Récemment, L'Institut allemand pour la recherche économique (Deutsches Institut für Wirtschaftsforschung, DIW) a découvert que la majeure partie de la richesse des 0,1% des Allemands les plus riches avait été mésestimée en raison d'erreurs statistiques. Ce 0,1% ne possède pas 3.000 milliards d'euros, mais bien... 9.300 milliards! Plus de trois fois plus! Et des montagnes de milliards se planquent encore dans les paradis fiscaux. Les riches font tout pour éviter de montrer au grand jour l'étendue de leurs possessions.

Des ONG telles qu'Oxfam ne sont pas les seules à se préoccuper de cette évolution. De larges sections de la population sont proprement scandalisées au vu des inégalités croissantes et des économistes comme Piketty éditent des livres très populaires consacrés au sujet. L'élite capitaliste est gagnée d'inquiétude. Même Warren Buffet, une des plus grosses fortunes mondiales, critique sévèrement l'ampleur des inégalités. Lors du dernier Forum économique mondial de Davos, en Suisse, la thématique était bien plus centrale qu'auparavant. Ce n'est en rien une soudaine prise de conscience morale, mais plutôt la compréhension que ces inégalités commencent à représenter une sérieuse menace pour leur position dominante. Les révolutions au Moyen-Orient et Afrique du Nord ne sont pas survenues par hasard, elles étaient la conséquence du refus d'une

situation où une couche sans cesse plus large de la population se voit plongée dans la misère.

Rien de nouveau sous le soleil

On pourrait avoir l'impression que ces inégalités constituent un phénomène neuf. Ce n'est pas le cas. La répartition inégale des richesses est le fil rouge de l'histoire du capitalisme. À l'exception de quelques rares périodes historiques, ces inégalités n'ont d'ailleurs fait que s'accroître.

Au 19^{ème} siècle, en pleine révolution industrielle, le contraste était évident. Dans les nouvelles fabriques qui se répandaient rapidement, des biens étaient produits à un rythme inédit, ce qui détonnait grandement avec la misère presque sans précédent des travailleurs qui y étaient exploités. La situation n'a commencé à s'améliorer que lorsque ceux-ci se sont organisés en syndicats et en partis.

Les socialistes de l'époque ont tenté de trouver une explication. La plupart en sont restés au stade de demi-théories ou d'illusions totales. Certains ont été plus loin que d'autres, mais il a fallu attendre l'arrivée de Marx et de son analyse pour disposer d'une théorie véritablement scientifique. Le lecteur actuel du "Capital" de Marx remarque bien vite qu'il est toujours bel et bien d'actualité en dépit du fait qu'il date du 19^e siècle.

La base : la théorie de la plus-value

Marx explique au début du "Capital" que la plupart des biens produits sous le capitalisme sont destinés au marché. Cela semble évident aujourd'hui, mais au cours de la majeure partie de l'Histoire, la production n'était pas destinée à être vendue, mais à être consommée. Les produits spécialement destinés à la commercialisation sont appelés par Marx des marchandises. Selon lui, elles avaient un certain nombre de caractéristiques notables.

Une première caractéristique est qu'elles ont visiblement deux types de valeurs différentes. Il y a tout d'abord la valeur d'usage, c'est-à-dire qu'elles doivent correspondre à un besoin donné (ce qui est logique, des objets insignifiants peuvent difficilement être vendus). Mais elles doivent être échangées en diverses proportions avec d'autres. Elles ont donc une valeur d'échange, ou tout simplement une valeur. Mais qu'est-ce qui définit véritablement la valeur d'une marchandise?

Il existe presque autant de réponses sur ce point qu'il existe de tendances économiques. Pour certains, il s'agit simplement de l'effet de l'offre et de la demande. Pour d'autres, différents facteurs de production sont cruciaux comme le capital, le travail, l'environnement,... La conclusion de Marx est qu'en dernière instance, la valeur est déterminée par le travail humain, plus précisément par le temps de travail nécessaire

dépensé dans un bien. Ce que tous les produits ont en commun, c'est d'être en dernière instance le fruit du travail de l'Homme.

Marx ne réduisait cependant pas tout à ça. Dans le cas contraire, on pourrait rapidement déboucher sur des conclusions absurdes. Quelqu'un qui effectue très lentement un travail inefficace ne produit pas plus de valeur que son homologue très productif et rapide et ne demande donc pas de prix considérablement plus élevés.

Marx n'entendait pas par là le travail individuel effectivement dépensé par un producteur donné à la production d'une marchandise donnée, mais la quantité de travail nécessaire en moyenne pour produire cette marchandise, à un niveau donné de développement des forces productives. De nouvelles machines productives qui raccourcissent le temps de travail diminuent la valeur. Même ainsi, la valeur peut augmenter parce que, par exemple, une matière première est rare et exige donc plus de travail pour la développer. La main-d'œuvre qualifiée crée aussi une plus grande valeur que la main-d'œuvre non qualifiée.

Pour Marx, prix et valeur sont deux choses différentes, mais pas indépendantes l'une de l'autre. Le prix est-ce qu'il définissait sous le terme "d'expression monétaire de la valeur d'une marchandise". Il s'agit donc de la valeur traduite en masse monétaire. On assume communément que le prix et la valeur d'un bien sont égaux, mais ce n'est pas le cas. Les fluctuations de l'offre et de la demande ont pour conséquence que le prix est parfois au-dessus de la valeur d'une marchandise, parfois en dessous. La spéculation peut aussi très fortement faire varier un prix.

Il suffit de penser à la manière dont le prix du baril de pétrole a chuté ces derniers mois pour ensuite regrimer relativement vite. Pareille fluctuation ne peut être expliquée par un changement de la valeur d'un baril de pétrole (sa production n'est soudainement pas devenue plus efficiente) et pas non plus par une modification de l'offre et de la demande. Ces données sont demeurées relativement stables. La véritable raison de cette variation réside dans la spéculation. La demande spéculative de pétrole est 20 fois plus grande que la demande physique. Les spéculateurs ont un effet énormément perturbateur sur le prix réel.

Dans un marché où aucune entreprise n'exerce de monopole, à long terme, le prix moyen correspondra à la valeur.

Travail, force de travail et exploitation

"Mais qu'est-ce que tout ça peut donc bien avoir à faire avec les inégalités ?" pouvez-vous penser. Là réside la première véritable innovation de Marx dans la théorie économique. La théorie de la valeur-travail n'est pas sa découverte, mais un énorme problème restait à régler. Cela n'expliquait pas fermement d'où provenaient les profits des capitalistes.

Le raisonnement est le suivant: un travailleur au service d'un employeur est payé pour le travail qu'il produit, il reçoit un salaire. Selon la théorie de la valeur-travail, le salaire doit être égal au travail fourni. Mais si l'employeur doit vendre le produit qu'il a en mains à sa valeur, il ne lui est pas possible de réaliser un profit. On pourrait affirmer qu'il vend ce produit au-dessus de sa valeur (c'est d'ailleurs ce qui se passe parfois dans la réalité), mais cela suggère implicitement que la théorie de la valeur-travail n'est pas véritablement applicable. Les prix seraient à la merci de l'arbitraire de l'employeur.

Selon Marx, le problème n'était pas issu de théorie de la valeur-travail en elle-même, mais de l'idée que l'échange entre employé et employeur était un échange égal. Même si cet échange a toutes les apparences de l'être, ce n'est absolument pas le cas. Marx expliquait qu'un travailleur ne vend pas son travail, mais sa force de travail, c'est-à-dire sa capacité à exécuter un travail et non pas sa production concrète de biens dans une entreprise. C'est le capitaliste qui s'approprie cette dernière.

Les marxistes appellent "plus-value" la différence entre la valeur de la force de travail (ou le salaire) et le travail sous forme de produits bénéficiant aux capitalistes. Cela constitue la base du profit du capitaliste. En réalité, le profit ne correspond pas à la plus-value. Une partie est en fait utilisée pour le marketing, la comptabilité,... Pour plus de commodité, nous partons du principe que c'est ainsi. Le rapport entre la plus-value et le salaire est le taux d'exploitation. Au plus la plus-value est grande relativement au salaire, au plus est élevé le taux d'exploitation.

L'inégalité prend des formes phénoménales. À l'échelle mondiale, le 1% des plus riches possède à lui seul presque la moitié des richesses. En 2016, ce sera plus de la moitié. La large majorité de la population mondiale, 80%, doit se contenter d'à peine 5,5% des richesses. Le fossé entre riches et pauvres n'est pas un phénomène limité à ce qu'on appelle le "Tiers Monde". Chez nous aussi, les inégalités s'accroissent. Le 1% des plus riches poursuit sa marche et détient aujourd'hui 17% de toutes les richesses.

Face à ces inégalités croissantes, l'indignation et la colère sont grandes. Mais s'opposer efficacement à l'inégalité nécessite de comprendre d'où elle est issue. La première partie de ce dossier s'était intéressée à la base : les travailleurs vendent leur force de travail contre un salaire, mais ce dernier ne représente pas la totalité de la valeur produite. La différence est la "plus-value", c'est ce qui constitue la base des bénéfices des capitalistes sans cesse plus assoiffés de profits. C'est la raison pour laquelle ils veulent tirer les salaires vers le bas et accroître la productivité. Poursuivons le raisonnement avec cette seconde partie.

L'exploitation s'accroît

La lutte pour la plus-value est à la base de la lutte entre les classes sociales. Le capitaliste veut rendre la plus-value aussi grande que possible. Il veut donc accroître le degré

d'exploitation. Les travailleurs, en revanche, veulent que la plus-value reste aussi réduite que possible. Ces deux groupes ont des intérêts fondamentalement opposés.

On peut accroître la plus-value de plusieurs manières différentes. La plus évidente est d'allonger la journée de travail et de geler voire de diminuer le salaire. De telles mesures sont des attaques ouvertes contre le niveau de vie des travailleurs, elles se heurtent généralement à une vive opposition. C'est pourquoi la classe dirigeante et ses représentants agissent souvent de manière sournoise.

Elle s'en prend ainsi régulièrement au salaire socialisé, c'est-à-dire la part de nos salaires servant à payer nos pensions, les allocations de chômage, les soins de santé, ... au travers de la sécurité sociale. Concrètement, cela se traduit par des allocations réduites, des soins de santé plus chers, le relèvement de l'âge de la pension et ainsi de suite. L'establishment capitaliste veut nous convaincre qu'économiser sur notre salaire socialisé vise à protéger la partie individualisée de notre salaire, mais la vérité est que la classe bourgeoise empêche de cette façon plus de plus-value en accentuant le degré d'exploitation. Parallèlement, de telles mesures entraînent une pression à la baisse sur les conditions de salaire et de travail de tous, des allocations plus faibles et moins de protection sociale nous obligeant, entre autres, à accepter n'importe quelles conditions.

La productivité des travailleurs est simultanément augmentée. L'entreprise spécialisée en "gestion des ressources humaines" Secorex a réalisé une étude dont il ressort que 64% des travailleurs subissent un stress excessif au travail, une augmentation de 18,5% par rapport à 2010. L'étude montrait que presque 80% des employeurs ont reconnu que l'augmentation du nombre d'épuisements professionnels est due à une augmentation de la pression au travail (1). Au cours de la dernière moitié du 20e siècle, la productivité des travailleurs belges a augmenté de 650 %. Le nombre d'heures de travail annuellement prestées a diminué et les salaires bruts ont augmenté de 250%. Mais pour recevoir à la fin de cette période une part de la valeur produite égale à celle perçue au début, les salaires bruts réels auraient dû augmenter de 433% !

Le néolibéralisme met fin à l'État providence

Le salaire ou la valeur de la force de travail est, tout comme les autres biens, égal(e) au temps de travail nécessaire pour produire ces biens. Autrement dit, le salaire est égal à la valeur des produits nécessaires à maintenir en vie un travailleur et sa famille. Certains ont fait le postulat que cela signifiait que Marx défendait la "loi d'airain des salaires", qui implique que le salaire ne grimperait jamais au-dessus du minimum d'existence absolu et que les travailleurs seraient donc voués à une vie de famine sous le capitalisme. Il n'en est toutefois rien. C'est principalement le rapport de force entre travail et capital qui est déterminant pour déterminer le niveau de vie des travailleurs et de leurs familles.

Selon Marx, il existe bel et bien une tendance sous le capitalisme à créer une couche toujours plus large qui soit complètement ou partiellement exclue. Ce groupe a de plus en

plus de difficultés à joindre les deux bouts et mène une existence précaire. C'est ce qu'il appelle le "lumpenprolétariat" ("prolétariat en haillons" ou sous-prolétariat).

Dans les pays capitalistes développés, cette tendance semblait appartenir au passé étant donné la croissance des années 1950, 1960 et 1970. Cette croissance inédite s'est développée sur les cendres des ravages de la Deuxième guerre mondiale. La période était aussi marquée par un rapport de forces favorable aux travailleurs en raison de leurs organisations puissantes et de l'existence du bloc de l'Est qui alors, et malgré ses limites, exerçait un pouvoir d'attraction sur les travailleurs et était sorti renforcé du conflit mondial. Les salaires ont fortement augmenté et l'État-providence a été bâti. Il s'agit de l'une des rares périodes de l'Histoire au cours de laquelle les inégalités ont diminué dans ces pays.

Mais depuis l'émergence du néolibéralisme dans la seconde moitié des années '70 s'est développée une plus large couche marginalisée parmi la population, à un rythme différent selon le pays. Le processus a connu une nouvelle accélération profonde avec la nouvelle crise économique de 2008. Aujourd'hui, nous n'utilisons plus le terme de sous-prolétariat. Nous parlons de travailleurs pauvres, ceux qui sont coincés dans des emplois intérimaires précaires et mal payés ou qui sont tout simplement touchés par le chômage et doivent vivre d'une allocation sous le seuil de pauvreté. C'est ce groupe de la population qui est le plus directement touché par l'austérité. Dans des pays comme la Grèce, l'Espagne et le Portugal, cette couche a connu une croissance explosive en un temps record.

Concurrence et monopole

Les inégalités ont constitué un des thèmes centraux à l'origine du mouvement de protestation Occupy aux USA, illustrée par le slogan des "99% contre le 1%". Il ressort cependant de rapports comme ceux d'Oxfam que, même au sein de ce groupe, la richesse est très inégalement répartie et concentrée dans une très petite fraction. Cette énorme concentration des richesses découle de la logique interne du capitalisme.

Qui dit capitalisme dit concurrence. Le fait que les capitalistes rivalisent directement entre eux crée une pression supplémentaire pour accroître le degré d'exploitation. Mais cela a aussi pour effet que le capitalisme soit un système très dynamique avec renouvellement technologique et augmentation de la productivité. Paradoxalement, cela entraîne aussi sa contradiction. Les nouvelles technologies et nouvelles machines exigent toujours plus d'investissements de capitaux. Les petites entreprises sont absorbées par les grandes. Un secteur constitué d'une multitude de petites entreprises est, à terme, dominé par quelques grandes entreprises qui dominent le marché. Il est ici question de concentration et de centralisation du capital. Presque tous les secteurs sont aujourd'hui dominés par une poignée de multinationales.

Cela ne signifie pas pour autant la fin de la concurrence ou que le capitalisme arrive en eaux moins turbulentes, au contraire. Les contradictions inhérentes et la concurrence prennent seulement de nouvelles dimensions. Les multinationales sont en concurrence au niveau mondial de toutes sortes de manières.

Avec l'arrivée de nouvelles techniques et de nouveaux produits, d'anciens secteurs et monopoles disparaissent et d'autres naissent. La production devient plus rapide au point de dépasser ce que les consommateurs peuvent absorber. La capacité de surproduction augmente, ce qui renforce auprès des capitalistes la recherche d'autres méthodes destinées à arracher des bénéfices rapides, entre autres via la spéculation et l'entretien de bulles financières.

De par leur énorme poids économique, cette concentration de capital mène à la poursuite de la concentration des richesses. Les multinationales peuvent imposer des prix plus bas à leurs fournisseurs et faire payer des prix plus élevés aux consommateurs. De plus, elles ne paient qu'à peine des impôts grâce à leur travail de lobbying et aux technologies fiscales de pointe. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est qu'il ne s'agit pas d'une irrégularité du capitalisme, cela est fondamentalement inhérent au système.

Quelle alternative ?

Les énormes inégalités suscitent indignation et révolte. De larges couches de la population estiment qu'il faut faire quelque chose. Un impôt sur la fortune, par exemple, pourrait être une réponse. Mais ceux qui touchent aux intérêts des super riches et à leurs entreprises sont vite confrontés au chantage sous la forme de la fuite des capitaux, des menaces de délocalisations, etc.

Ce n'est guère étonnant. L'inégalité est inhérente au capitalisme. Ce n'est pas une erreur du système, mais c'est le système qui est une erreur. Finalement, les intérêts d'une infime élite seront toujours centraux dans ce système grâce au fait qu'elle détient les secteurs clés de l'économie et le pouvoir politique qui va de pair.

Répondre à cela nécessite de sortir des limites de la société actuelle. Ce n'est qu'en organisant l'économie dans l'intérêt de la majorité de la population et sous son contrôle démocratique que la production pourra être démocratiquement planifiée et ainsi permettre d'offrir à chacun un niveau de vie décent. Les inégalités toucheront dès lors à leur fin.

(1) <http://www.securex.be/nl/detail-pagina/Werkgevers-erkennen-verantwoordelijkheid-bij-burn-out-00001/>

Changer le monde : Le rôle du parti révolutionnaire

Par Judy Beishon

Action spontanée et parti révolutionnaire

Il y a plus de 150 ans, Karl Marx et Frederick Engels ont expliqué la nécessité de renverser le capitalisme et de construire une nouvelle société, le socialisme.

Mais comment le capitalisme doit-il être renversé et comment la transformation vers le socialisme peut-elle être faite ? Le débat autour de ces questions a suscité des réponses en tous genres au cours de ces 150 ans. Parmi toutes celles-ci, Lénine et ses camarades en Russie ont fourni la meilleure réponse au début du 20^e siècle. Le parti bolchevik qu'ils ont construit a conduit les travailleurs russes au renversement de l'État tsariste et à la construction d'un État ouvrier basé sur une économie planifiée.

Cependant, depuis lors – bien que le capitalisme a provoqué un niveau croissant de souffrance, de pauvreté et de dégradation écologique sur la planète et malgré des luttes gigantesques dans beaucoup de pays – un renversement du capitalisme conduisant à un État ouvrier démocratique ne s'est plus reproduit nulle part.

Léon Trotsky, un des dirigeants de la révolution russe de 1917, en a synthétisé la raison en 1938 lorsqu'il écrivit dans le Programme de Transition, écrit pour le congrès de fondation de la Quatrième Internationale : « La crise historique de l'humanité se réduit à la crise de la direction révolutionnaire ». Ces mots restent aussi vrais aujourd'hui qu'ils l'étaient alors. La discussion sur la nécessité d'un parti révolutionnaire et sur ses formes d'organisation est très importante aujourd'hui, tout particulièrement parce que beaucoup de jeunes se considèrent eux-mêmes comme « anticapitalistes » et se montrent intéressés par les idées socialistes, mais sont très méfiants envers les partis politiques. Cela n'a rien de surprenant, étant donné les méthodes bureaucratiques et antidémocratiques utilisées par les principaux partis politiques capitalistes et les attaques qu'ils mènent contre les conditions de vie de la population quand ils sont au pouvoir. Les jeunes peuvent aussi être méfiants face à l'idée même d'une organisation avec des organes de direction, que ce soit à cause de leur connaissance de l'existence passée des régimes staliniens bureaucratiques et oppressifs ou pour d'autres raisons comme de mauvaises expériences avec des dirigeants syndicaux distants et enfermés dans leurs bureaux. En fonction de tout cela, les jeunes peuvent être poussés vers d'autres conceptions, comme les actions spontanées et « inorganisées » et les réseaux informels.

Cependant, bien qu'il y ait des moments où l'action spontanée peut amener une accélération dans les événements, il y a de grandes limites à ce genre d'action. Elle n'offre pas un lieu adéquat où débattre démocratiquement de ce qui doit être fait et de comment les choses peuvent évoluer par la suite. Elle peut laisser les gens impliqués dans

l'action à la merci de la répression d'État par manque d'encadrement et de planification. Et surtout elle ne constitue pas une forme d'action efficace. Il est vraisemblable que l'impact sera bien plus grand si un grand nombre de gens protestent d'une manière organisée et unie que lors d'actions menées de manière disparate dans laquelle chaque individu agit individuellement ou au sein de petits groupes.

Cette brochure traite du rôle et de la construction d'un parti révolutionnaire basé sur la forme organisationnelle développée par le Parti Bolchevik, à savoir le centralisme démocratique. Cela ne signifie pas que les méthodes d'organisation et le rôle d'un tel parti sont appropriés pour des partis ou des organisations plus larges du mouvement ouvrier.

La création d'un nouveau parti de masse des travailleurs en Belgique serait aujourd'hui un grand pas en avant. Il pourrait aider à développer les luttes des travailleurs et accélérer la réhabilitation des idées socialistes. Dans un tel parti, une forme d'organisation démocratique et fédérale – qui permettrait à un grand nombre de groupes de travailleurs, d'organisations de gauche et d'individus de s'impliquer – serait initialement la mieux appropriée.

Cependant, le besoin urgent d'un nouveau parti de masse des travailleurs n'est pas contradictoire avec le besoin de développer en même temps les forces du marxisme révolutionnaire en Belgique et internationalement. En fait, les partis révolutionnaires ont souvent travaillé par le passé en tant que tendances au sein de partis plus larges pendant des périodes plus ou moins longues et il est probable que ce sera à nouveau le cas lorsque de nouveaux partis de masse des travailleurs se formeront à l'avenir.

Le rôle d'un parti révolutionnaire

Qu'existe ou non un parti révolutionnaire, quand les conditions de vie deviennent intolérables pour les travailleurs et les pauvres, des luttes, et à un certain stade des mouvements révolutionnaires, se développent. Le résultat final, en l'absence d'un parti révolutionnaire, est clair, comme le montrent les exemples donnés plus loin : la révolution échouera ou ne posera pas les bases du socialisme. Un parti révolutionnaire est donc essentiel. Mais quel rôle doit jouer ce parti ? Un parti révolutionnaire ne crée pas les conditions qui conduisent les travailleurs à entrer en lutte. Mais, quand ces conditions existent, la parti peut jouer un rôle clé en accélérant le développement de la conscience des travailleurs et en fixant des objectifs pour leurs luttes. Ainsi que l'écrivit Trotsky dans son livre Histoire de la révolution russe : « Sans une organisation pour la guider, l'énergie des masses se dissiperait comme de la vapeur qui n'est pas emprisonnée dans une boîte à piston. Mais néanmoins, ce qui fait bouger les choses, ce n'est ni le piston ni la boîte, mais la vapeur ».

Tout d'abord, un parti révolutionnaire doit se baser sur une analyse marxiste des luttes de travailleurs du passé et des leçons à en tirer. En particulier, les écrits de Marx lui-même,

d'Engels, de Lénine et de Trotsky apportent une aide vitale dans l'étude des événements du passé et pour l'utilisation de l'outil qu'est l'approche marxiste. Dans la société capitaliste, on nous enseigne à l'école l'histoire vue du point de vue et selon les intérêts de la classe dirigeante, la bourgeoisie. Les historiens universitaires qui écrivent les textes des manuels scolaires prétendent être objectifs et s'en tenir aux faits alors que, dans la plupart des cas, ils interprètent les événements historiques et les luttes du point de vue du capitalisme. Un parti révolutionnaire doit donc mener à bien un type de formation entièrement différent : la vision des événements historiques du point de vue de la classe des travailleurs et du marxisme.

Deuxièmement, les membres d'un parti révolutionnaire doivent prendre part eux-mêmes aux activités quotidiennes et aux luttes des travailleurs et des jeunes autour d'eux, de manière à pouvoir apprendre d'expériences de première main, gagner le respect de ceux qui sont impliqués à leurs côtés dans l'action et évaluer la conscience générale à chaque moment. Le parti est alors en position pour déterminer quelles tâches sont nécessaires pour faire avancer la lutte.

La classe des travailleurs (comme d'ailleurs les classes moyennes) ne forme une couche uniforme dans aucun pays. Il y a toujours des différences dans les circonstances matérielles, la compréhension politique et les perspectives. Les gens ne tirent pas toujours les mêmes conclusions au même moment. Un parti révolutionnaire peut évaluer les niveaux de la conscience des diverses couches et mettre en avant un programme qui joue un rôle unificateur – en liant les luttes entre elles autant que possible, en élargissant le soutien envers elles et en élevant la conscience quant aux pas suivants à faire. Par ailleurs, le parti doit analyser la nature de la classe capitaliste, qui n'est pas non plus une couche uniforme, qui est marquée elle aussi par ses contradictions et ses faiblesses en tant que classe et qui peut être divisée et battue.

Dans ce processus, le parti utilise sa connaissance collective qu'il a acquise tant des leçons du passé que des tâches qui seraient nécessaires à accomplir. Mais il doit soigneusement mettre en application cette connaissance en tenant compte du niveau et des stades de développement de la conscience des travailleurs ainsi que de leurs traditions.

Pourquoi un parti est-il tellement important ?

Il suffit de tirer les leçons des révolutions qui ont échoué pour comprendre pourquoi un parti révolutionnaire est vital.

Allemagne

Après la révolution russe, les travailleurs allemands essayèrent de renverser le capitalisme en Allemagne en 1918. Cependant, les dirigeants du Parti Social-Démocrate (SPD) défendaient une perspective réformiste – ils pensaient que le capitalisme ne

pouvait être changé que graduellement – et cela conduisit à la défaite de la révolution et à l’assassinat des grands dirigeants révolutionnaires Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht.

En 1923, l’effondrement économique du pays et l’occupation de la Ruhr par la France créèrent une crise majeure et offrirent aux travailleurs une occasion d’en finir avec le capitalisme. Cette fois, le Parti Communiste, créé en 1918, avait un important soutien parmi les travailleurs, mais les dirigeants du PC échouèrent à préparer ceux-ci adéquatement à la tâche de changer la société et à leur donner une direction claire au moment où la situation était la plus propice.

Moins d’une décennie après, dans le contexte de la récession mondiale entre 1929 et 1933, la situation devint à nouveau critique. La classe moyenne avait été ruinée par la récession et le niveau de vie des travailleurs avait chuté. Craignant une nouvelle révolution, la classe dirigeante remplit les caisses du Parti Nazi. Quand les nazis reçurent six millions de votes à l’élection de 1930, Trotsky et ses partisans, récemment exclus de l’Internationale Communiste, appelèrent les travailleurs organisés dans le PC allemand à entrer dans un « front unique » avec ceux du Parti Social-Démocrate pour défaire les fascistes. Mais la dégénérescence de l’Internationale Communiste était telle que leurs dirigeants décrivirent les sociaux-démocrates comme des « sociaux-fascistes » et refusèrent tout front unique. L’Internationale Communiste soutint même que le PC devait s’unir avec les nazis contre les sociaux-démocrates !

Les dirigeants du PC allemand adoptèrent la position fatale selon laquelle Hitler ne serait pas pire que les gouvernements précédents et que, de toute façon, l’arrivée de Hitler au pouvoir ne ferait qu’inciter les travailleurs à balayer les fascistes.

Les dirigeants sociaux-démocrates n’offrirent pas non plus une direction claire. Tandis que les travailleurs commençaient instinctivement à former des groupes de défense dans les entreprises et parmi les sans-emploi, les dirigeants sociaux-démocrates refusèrent de reconnaître que les fascistes étaient un véritable danger. Par exemple, l’un d’eux, Sohiffrin affirma à un moment : « Le fascisme est définitivement mort ; il ne se relèvera plus jamais ». Les dirigeants du SPD appelèrent au calme et à la retenue.

Les terribles échecs des dirigeants ouvriers menèrent à la victoire de Hitler en 1933 et à l’écrasement d’un puissant mouvement ouvrier avec une tradition marxiste remontant à 75 ans.

Espagne

En Espagne, entre 1931 et 1937, les ouvriers et les paysans essayèrent à plusieurs reprises de renverser le capitalisme et le féodalisme, réussissant à un moment à prendre le contrôle des deux tiers du pays. Ils étaient organisés en quatre blocs : les anarchistes, le Parti Socialiste, le Parti Communiste et un parti d’extrême gauche plus petit, le POUM.

Cependant, malgré les aspirations révolutionnaires de leurs membres, les dirigeants de ces partis échouèrent à prendre les mesures pour consolider les gains réalisés par les travailleurs et les paysans. Ils n'expliquèrent pas qu'il était nécessaire d'en finir avec le vieil appareil d'État et quelles seraient les différentes mesures à prendre pour avancer vers le socialisme. Au contraire, ils finirent tous par s'aligner sur les dirigeants communistes staliniens qui défendaient l'idée d'une stratégie en deux étapes. Celle-ci affirmait qu'il fallait d'abord passer par une période de développement d'une démocratie capitaliste en Espagne, nécessaire avant de pouvoir mettre en avant la perspective d'une lutte pour le socialisme. Pour les staliniens, la tâche n'était donc pas d'amener la classe des travailleurs à prendre le pouvoir, mais au contraire de rendre le pouvoir aux capitalistes.

Cette politique, désorientant les travailleurs et décourageant leur enthousiasme révolutionnaire – ouvrit tragiquement la voie au général fasciste Franco, dont la victoire au terme de la guerre civile se traduisit par la mort de dizaines de milliers de syndicalistes et de militants ouvriers et par l'instauration d'une dictature fasciste brutale qui dura quarante ans.

Chili

La coalition de l'Unité Populaire qui arriva au pouvoir au Chili en 1970 était soutenue par un mouvement ouvrier puissant et reposait sur une alliance entre le Parti Socialiste et le Parti Communiste. Soumis à de fortes pressions venant de la population qui voulait des améliorations de ses conditions de vie, le gouvernement dut aller au-delà de ce que ses dirigeants avaient prévu. Des industries-clés comme les mines de cuivre furent nationalisées, un gel des prix et des loyers introduit, une réforme agraire partielle mise en œuvre et du lait distribué gratuitement aux enfants dans les écoles. Face à ces mesures et au danger d'explosion révolutionnaire, la classe capitaliste devint enragée et une partie se mit à préparer un coup d'État pour écraser le gouvernement d'Unité Populaire.

La situation devint très favorable au renversement du capitalisme. La bourgeoisie était démoralisée et divisée quant au chemin à suivre, des parties de la classe moyenne soutenait le gouvernement d'Unité Populaire et le mouvement ouvrier se renforçait. Un parti révolutionnaire aurait soutenu la revendication des travailleurs qui réclamaient des armes pour défaire les forces contre-révolutionnaires qui se préparaient. Il aurait aussi soutenu l'organisation de Conseils de travailleurs, de paysans, de soldats, de petits indépendants, ... destinés à devenir les réels centres de pouvoir.

Au contraire, les dirigeants des partis socialistes et communistes de l'Unité Populaires retinrent les masses. Ces « dirigeants » insistèrent sur la nécessité de rester dans le cadre de la légalité capitaliste et de laisser les leviers de pouvoir aux mains de la bourgeoisie. Ils laissèrent intacts l'armée, les juges, la police, la presse, ... Le résultat final fut la victoire d'un dictateur brutal et l'assassinat de milliers de militants ouvriers, syndicaux, socialistes et communistes.

États ouvriers déformés

Malheureusement, on peut donner beaucoup d'autres exemples de révolutions qui ont échoué avec des conséquences tragiques : la révolution hongroise en 1919, les occupations d'usines par les travailleurs italiens en 1920, la révolution chinoise en 1925-27, le Portugal en 1974-75 et encore bien d'autres.

Au cours de la révolution portugaise, 70% de l'industrie, des banques et du secteur financier se trouvèrent dans les mains de l'État. Le grand quotidien conservateur britannique *The Times* annonça qu'au Portugal le capitalisme était mort. Mais les dirigeants socialistes et communistes jouèrent ici aussi un rôle contre-révolutionnaire par leur refus de mener la révolution à son terme, permettant à la bourgeoisie de restaurer son pouvoir et de rester intact.

Il y a eu aussi des révolutions issues de guerres paysannes ou luttes de guérilla qui ont réussi à renverser le capitalisme et qui ont fini par introduire des économies planifiées, comme en Chine à partir de 1949 et à Cuba à partir de 1959. Mais les partis révolutionnaires qui ont dirigé ces mouvements ne se fixaient pas le but de construire le socialisme et, comme ils se basaient davantage sur la paysannerie que sur la classe des travailleurs, ils furent incapables de faire naître des sociétés socialistes démocratiques (voir plus bas *Le rôle de la classe des travailleurs*) Les marxistes décrivent les régimes qui en résultent comme des « États ouvriers déformés » parce que, bien qu'ils aient été capables d'augmenter spectaculairement le niveau de vie de la masse du peuple pendant une période sur la base d'une économie planifiée, ce sont des régimes fortement répressifs qui ne reposent pas sur un pouvoir exercé démocratiquement par les travailleurs.

Le parti Bolchevik

Le contraste entre les événements de Russie en 1917 et les exemples ci-dessus est frappant. Quinze ans auparavant, Lénine était arrivé à la conclusion que, pour que les travailleurs russes puissent renverser l'État dictatorial tsariste, une force disciplinée et organisée serait nécessaire. Dès lors, il fut le fer de lance de la construction du parti bolchevik (1), un nouveau type de parti de parti qui donnait à ses membres une formation solide basée sur l'étude des expériences et des luttes antérieures, qui prenait ses décisions au terme de discussions démocratiques et de débats à tous les niveaux du parti et qui agissait de manière unie quand il menait des campagnes et des actions.

Après avoir réussi à gagner le soutien de la couche la plus avancée de la classe ouvrière, les Bolcheviks furent ensuite capables de conduire les travailleurs au cours de la révolution d'Octobre. L'appareil d'État tsariste fut complètement démantelé et remplacé par un État ouvrier démocratique basé sur une économie planifiée. Cet État dégénéra politiquement sous la direction de Staline à cause de l'isolation du pays (suite à l'échec

des révolutions en Allemagne, en Autriche et en Hongrie), à la misère accentuée par la guerre civile et aux problèmes dus au sous-développement économique du pays. Cependant, cette dégénérescence ne peut nier ni le fait que les Bolcheviks ont mené une révolution victorieuse, un événement titanesque dans l'Histoire humaine qui a transformé les vies de centaines de millions de gens, ni les leçons que nous pouvons tirer de leur expérience.

Trotsky écrivit dans sa brochure *Classe, parti et direction* : « Le parti bolchevik en mars 1917 était suivi par une minorité insignifiante de la classe ouvrière et, de plus, la discorde régnait dans le parti... En l'espace de quelques mois, en se basant sur le développement de la révolution, le parti a été capable de convaincre la majorité des travailleurs de la justesse de ses slogans. Cette majorité organisée en Soviets fut capable à son tour d'attirer les soldats et les paysans. »

Le rôle de la classe des travailleurs

L'analyse des luttes du passé et des révolutions montre que seule la classe des travailleurs peut jouer un rôle dirigeant parmi les masses opprimées dans une révolution qui peut à la fois renverser le capitalisme et ouvrir la voie au socialisme.

Ceci est dû au rôle des travailleurs dans la production capitaliste : ne possédant aucun des biens indispensables à la possibilité moderne sur grande échelle (machines ou usines), ils sont obligés de vendre leur force de travail pour survivre et subissent une exploitation, ce qui leur crée des problèmes, mais aussi et des intérêts similaires. Les travailleurs, dans les divers services ou industries, font souvent face à des conditions de travail et des niveaux de salaire similaires et à la même insécurité de l'emploi.

La classe moyenne – la « petite-bourgeoisie » – est constituée des couches intermédiaires de la société qui ne sont pas des salariés (les commerçants, les artisans, les petits agriculteurs, les professions libérales comme les médecins, les avocats,...) ainsi que par certaines couches privilégiées de salariés qui participent à l'organisation de l'exploitation des autres travailleurs (comme la majorité des cadres).

Quand les contradictions et les crises économiques du capitalisme s'approfondissent, de plus en plus de membres des couches moyennes de la société se voient imposer des conditions de travail et de vie de plus en plus proches de celles des travailleurs et sont amenés à partager leurs problèmes et leurs aspirations. Cependant les couches moyennes – vu leur diversité et, dans les zones rurales, vu leurs conditions de vie éclatées et isolées – n'ont jamais été capables de jouer un rôle indépendant en tant que classe. Une partie est amenée à soutenir la bourgeoisie et le maintien du capitalisme, mais la majorité peut être gagnée à soutenir un mouvement révolutionnaire dirigé par la classe des travailleurs et elle peut même y jouer un rôle très important si le mouvement des travailleurs adopte un programme qui fait appel à elle.

Ainsi un parti révolutionnaire doit se baser essentiellement sur la classe des travailleurs – le « prolétariat » – à cause du rôle dirigeant que celle-ci peut jouer. Et, à son tour, pour jouer ce rôle indispensable, la classe des travailleurs a besoin d'un parti révolutionnaire.

Bien que cette classe soit moins hétérogène que la classe moyenne, elle se répartit néanmoins en diverses couches : jeunes et plus âgés, hommes et femmes, qualifiés et non qualifiés, actifs et chômeurs, secteur privé et secteur public, grandes entreprises à forte tradition syndicale et petites boîtes sans syndicat, ... et parfois d'autres encore en fonction de l'origine ethnique ou de l'appartenance religieuse. La classe dirigeante essaie d'exploiter ces divisions.

Les travailleurs ont besoin de s'unir de manière organisée, de manière à surmonter ces divisions autant que cela est possible dans le cadre du système actuel et à s'unir dans les luttes qui leur permettent de développer leurs intérêts de classe. Un premier niveau d'organisation des travailleurs est bien sûr le syndicat, mais son horizon est limité par son objectif même (défendre les intérêts des travailleurs dans le cadre du capitalisme) et surtout par la domination d'une bureaucratie réformiste. C'est à l'intérieur d'un parti révolutionnaire que le niveau d'unité maximum peut être atteint, autour d'un programme défendant le plus scientifiquement possible les intérêts des travailleurs et des opprimés. Comme le disait Trotsky dans son article « What Next ? » : « Le prolétariat n'acquiert un rôle indépendant qu'au moment où, de classe sociale en soi, il devient une classe politique pour soi. Cela ne peut se faire autrement qu'au moyen d'un parti. Le parti est cet organe historique par lequel la classe devient consciente d'elle-même ».

Le programme du parti

« Les intérêts de la classe ne peuvent être formulés autrement que sous la forme d'un programme ; le programme ne peut être défendu autrement qu'en créant le parti » (Trotsky, What Next ?)

Pour être pleinement préparé pour faire face aux événements à venir, un parti révolutionnaire a besoin d'avoir le programme du marxisme révolutionnaire, qui est un ensemble d'idées basé sur les quatre premiers congrès de l'Internationale Communiste, les documents de fondation de la Quatrième Internationale et l'expérience accumulée du mouvement trotskiste depuis lors (et particulièrement celle de notre Comité pour une Internationale Ouvrière).

Tout en étant basé sur des idées et des perspectives, le programme doit aussi inclure des revendications. Celles-ci sont développées à chaque étape de la lutte des classes. Elles ne doivent pas simplement faire écho à l'humeur des travailleurs et à leurs revendications à un moment donné, mais, tout en prenant celles-ci en compte, elles doivent inclure des revendications qui vont un pas plus loin, de manière à augmenter la conscience tant des tâches immédiates indispensables que de la nécessité du socialisme. Les divers aspects du programme doivent être régulièrement révisés et remis à jour, afin de rester en phase avec

le développement des événements, et testés dans la pratique. James Cannon, un des fondateurs du mouvement trotskiste américain aux USA dans les années '30, écrit ainsi dans son article « Le Parti Révolutionnaire » que le programme devait être soumis continuellement aux travailleurs pour « prise en considération, adoption, action et vérification ».

Certains partis croient qu'il suffit de se proclamer en faveur de la révolution pour être un parti révolutionnaire. La majorité de ces partis ont historiquement été des partis « centristes », c'est-à-dire des partis dans lesquels les dirigeants font souvent des discours aux accents révolutionnaires, mais en reviennent à une position réformiste, lorsqu'ils sont confrontés à des moments et des choix décisifs dans la lutte, sans réussir à faire avancer celle-ci. Ces partis oscillent entre réformisme et révolution, notamment parce qu'ils ne se basent pas sur un programme pleinement marxiste révolutionnaire.

Comment construire un tel parti ?

La construction d'un parti révolutionnaire n'a rien d'automatique : ce parti doit être consciemment et consciencieusement construit par ses membres. Cette construction commence généralement par de petits groupes. Or, une petite force ne peut pas gagner facilement une influence large : l'essentiel du travail doit donc être orienté vers la propagande socialiste et la discussion des idées avec des personnes rencontrées pendant les activités politiques aussi bien que dans la vie quotidienne. Le travail d'un parti plus grand sera différent, parce qu'il est vraisemblable que celui-ci jouera un rôle clé dans certains événements et donc qu'il aura des responsabilités de direction autant que d'agitation et de propagande.

Comment un petit parti peut-il grandir pour devenir un grand parti ? Cela dépend à la fois de l'adoption par le parti d'une approche et d'une orientation marxistes correctes et de l'ampleur des événements et des soubresauts dans la société. Comme l'écrivit Trotsky, « Pendant une révolution, c'est-à-dire quand les événements se produisent rapidement, un parti encore faible peut se transformer rapidement en un parti puissant pour autant qu'il comprenne lucidement le cours de la révolution et qu'il possède des cadres loyaux qui ne se laissent pas intoxiquer par des grandes phrases et qui ne soient pas terrorisés par les persécutions. Mais un tel parti doit être disponible avant la révolution vu que le processus de formation de cadres requiert une période de temps considérable et que la révolution n'accorde pas ce temps » (Classe, parti et direction).

Tout en grandissant à travers le recrutement direct d'individus et de groupes, les partis révolutionnaires peuvent à certains moments se construire au travers de fusions avec d'autres organisations. Cependant la réussite d'une fusion dépend avant tout de la possibilité d'atteindre un accord principal préalable sur les questions-clés actuelles des perspectives, du programme, de l'orientation et de la stratégie.

Quelle que soit la taille du parti, un travail soutenu et un investissement sérieux de ses membres sont indispensables. Comme le disait une fois de plus Trotsky « Vous pouvez avoir à la fois des révolutionnaires sages ou ignorants, intelligents ou médiocres. Mais vous ne pouvez pas avoir des révolutionnaires qui manquent de la volonté de bousculer les obstacles, qui manquent de dévouement et d'esprit de sacrifice » (Comment se forment les révolutionnaires, 1929).

Quel type de parti ?

En Russie, les Bolcheviks, sous l'impulsion de Lénine, ont choisi le centralisme démocratique comme forme d'organisation.

Ce terme a pris aujourd'hui une connotation très négative parce que, sous Staline, le centralisme démocratique dans le Parti Communiste d'Union soviétique a été vidé de son contenu pour mieux satisfaire les intérêts de la couche grandissante de bureaucrates. Les partis communistes staliniens sont devenus des appareils antidémocratiques, bureaucratiques, autoritaires et répressifs.

Pourtant, le centralisme démocratique est la forme d'organisation la plus démocratique qui n'ait jamais existé. Elle permet au parti de se développer sainement au rythme des discussions et des débats, mais aussi, quand arrive le temps de l'action, d'agir d'une manière unifiée et organisée. De ce fait, cette méthode de fonctionnement est aussi la plus efficace.

Le centralisme démocratique implique d'abord que toutes les questions concernant le parti soient discutées aussi profondément que les membres le jugent nécessaire, et ce à tous les niveaux du parti. Cela ne signifie pas que le parti devient une boutique à parlottes avec des débats sans fin. Les discussions doivent être menées en ayant en tête les objectifs du parti, particulièrement en matière de formation politique et avec la nécessité d'arriver à des décisions claires sur le programme et les tâches du parti.

Chaque membre doit avoir le droit d'exprimer ses vues dans les réunions de sa section locale. Il est important que les membres essaient continuellement de développer leur formation et leurs capacités propres, de manière à pouvoir arriver à prendre collectivement les bonnes décisions. Les décisions concernant les idées et les perspectives essentielles du parti, ainsi que toutes les questions-clés en matière d'organisation, doivent être prises lors de congrès (le plus souvent annuels) de délégués élus dans les sections par les membres du parti.

Le centralisme – qui constitue le deuxième aspect de la formule – signifie essentiellement qu'une fois que les membres du parti ont pris une décision à la majorité, à quelque niveau que ce soit, ils doivent agir ensemble pour appliquer cette décision. S'il y a cinq, vingt ou beaucoup plus de membres d'un parti révolutionnaire dans une ville, est-il plus efficace qu'ils interviennent dans les événements locaux comme autant d'individus ou comme une

équipe soudée ? Cette dernière réponse est clairement la meilleure. Et, à l'échelle nationale, où les travailleurs sont confrontés à un État capitaliste centralisé disposant d'une longue expérience de confrontation aux défis venus d'en bas, leur unité dans l'action à travers la participation à un parti révolutionnaire est vitale.

Chaque membre doit avoir le droit de s'opposer à une idée ou à la manière de mener une action, mais une fois qu'une décision a été prise par un vote majoritaire, chaque membre doit agir à l'extérieur du parti en se conformant à cette décision. Ceci ne supprime leur droit de continuer à défendre leur point de vue dans les réunions du parti et de chercher à changer une décision, en organisant une tendance ou une fraction s'ils le jugent nécessaire.

À certaines étapes, un parti devra placer plus l'accent sur la nécessité de discussion et de débat, tandis qu'à d'autres moments, la priorité ira davantage à l'action, en fonction de la situation concrète. Le centralisme démocratique n'est pas une formule rigide. De la même manière qu'elle doit être appliquée avec flexibilité en fonction des étapes de développement du parti, elle trouvera aussi inévitablement une expression différente dans des pays différents, en fonction de facteurs comme la taille, l'expérience et le travail mené à ce moment par le parti, l'autorité de ses dirigeants, la situation politique et les traditions des travailleurs.

Des questions et des discussions surgissent parfois sur la manière dont les membres doivent se comporter entre eux. Quelles doivent être les normes de comportement des membres (par exemple, face au racisme, au sexisme,...) ? Comment les ressources du parti peuvent-elles être accrues (montant des cotisations, actions destinées à faire rentrer de l'argent dans les caisses,...) et doivent-elles être réparties pour favoriser la participation de membres ayant des revenus limités ou des besoins spéciaux ? Sur ces questions, il faut reconnaître que le parti, qui travaille avec toutes les limitations imposées à ses membres par le système capitaliste, ne peut être un modèle pour la future société socialiste. C'est aux membres de décider de la répartition des ressources et des limites à poser face à des comportements critiquables, tout en comprenant qu'il n'est pas possible de construire un parti avec des membres qui ne soient affectés en rien par les problèmes de la société actuelle.

La direction du parti

Dans son article « Classe, parti et direction », Trotsky expliqua la relation nécessaire entre les trois niveaux évoqués dans le titre de l'article : la classe des travailleurs dirige le mouvement populaire, tout en étant dirigée par le parti, qui est à son tour dirigé par sa direction. Il ajouta que les membres et la direction du parti devaient être testés et sélectionnés tout au long du développement des débats et des événements, de manière à perfectionner le meilleur outil possible afin de permettre à la classe des travailleurs de transformer la société.

Un parti révolutionnaire a besoin, à chaque niveau de sa structure, de dirigeants capables de donner une impulsion et une direction politique et organisationnelle au travail du parti. Les membres de base qui sont immergés dans le travail politique dans leur secteur ou leur ville n'ont pas nécessairement l'information suffisante ou le temps pour acquérir une vue d'ensemble et se faire un avis personnel sur la situation régionale, nationale et internationale. Ils élisent ceux qu'ils voient comme les plus capables de donner une direction correcte en fonction d'une analyse plus complète et d'une expérience plus grande que celle dont ils disposent eux-mêmes. Les membres de base doivent toujours évaluer la qualité de la direction fournie par ceux qu'ils ont élus, de manière à ce que des changements puissent être faits si nécessaire. Tous les dirigeants élus doivent répondre de leur travail et de leurs décisions et sont révocables à tout moment.

La qualité de la direction d'un parti révolutionnaire dépend de l'existence d'une base politiquement formée et dotée d'un esprit critique, car celle-ci est la mieux à même de choisir les meilleurs candidats pour les positions de direction et de les remplacer si nécessaire. Même les plus grands dirigeants ont besoin du contrôle de ceux qui sont à la base de leur parti. Sans ce contrôle, les comités ou les individus exerçant les tâches de direction peuvent en fin de compte succomber à des pressions réformistes ou ultra-gauche et entraîner tout le parti dans une mauvaise voie.

Cependant, si les membres doivent être critiques, Trotsky souleva un point important : « La maturité de chaque membre du parti s'exprime particulièrement dans le fait qu'il n'exige pas du régime interne du parti plus que ce que celui-ci peut donner... Il est bien sûr nécessaire de lutter contre chaque erreur individuelle de la direction, contre chaque injustice, etc. Mais il est nécessaire d'évaluer ces « injustices » et ces « erreurs » non en elles-mêmes, mais en relation avec le développement général du parti à la fois au niveau national et international. Un jugement correct et un sens des proportions sont une chose extrêmement importante en politique. »

Les dirigeants ne doivent avoir aucun privilège financier au-delà des dépenses qui leur sont nécessaires. Les dirigeants, tout comme les représentants publics du parti, ne doivent pas recevoir plus que le salaire moyen d'un travailleur qualifié. Les dirigeants du parti doivent donner l'exemple à tous les membres à travers leur volonté personnelle de faire des sacrifices en temps et en argent et par le fait qu'ils ne demandent pas aux membres de faire des sacrifices plus grands que ceux qu'ils sont préparés à faire eux-mêmes.

Entre les réunions des organes du parti à chaque niveau, des organes de direction doivent prendre les décisions nécessaires à la progression du parti. Cela signifie que les membres doivent avoir confiance dans la capacité de leurs dirigeants d'aboutir à des décisions correctes. Cette confiance ne peut s'établir qu'à travers la mise à l'épreuve des dirigeants au cours des événements et des débats. Il est aussi important d'avoir un certain renouvellement dans la composition des organes de direction de manière à ce qu'ils ne perdent pas leur entrain et ne s'enfoncent pas dans des habitudes routinières.

Quelques-unes des normes établies pour préserver la démocratie dans un parti révolutionnaire sont aussi applicables aux dirigeants élus dans une société socialiste après une révolution victorieuse. Avant la Révolution russe, Lénine a indiqué quelques conditions qui peuvent aider à prévenir le développement de la bureaucratie après la révolution : des élections libres et démocratiques, l'obligation pour tous les dirigeants de rendre des comptes à ceux qui les ont élus, la possibilité de révoquer les dirigeants à tout moment, l'interdiction pour les dirigeants de toucher plus que le salaire moyen d'un travailleur ordinaire et la rotation régulière des personnes chargées des tâches administratives.

L'internationalisme avant et après la révolution

Bien que le capitalisme soit basé sur des États-nations, les économies capitalistes sont interconnectées à travers le monde entier. Aucun État socialiste ne pourrait survivre pendant une longue période ni commencer à résoudre les problèmes de la planète s'il restait isolé. C'est pourquoi le socialisme ne peut être réalisé qu'à l'échelle internationale. C'est pourquoi aussi un parti révolutionnaire est nécessaire à cette même échelle internationale. Il est important, et même vital, pour des partis révolutionnaires qui agissent dans divers pays du monde de participer ensemble à une internationale révolutionnaire. Cette participation leur permet de réaliser une analyse plus complète des événements mondiaux à travers la discussion avec les autres partis et de partager les leçons des expériences de construction du parti, ce qui peut permettre à chaque parti d'éviter des erreurs potentiellement fatales.

Le rôle d'une internationale révolutionnaire sera aussi très important après une révolution victorieuse, tant pour appeler les travailleurs partout dans le monde à soutenir la révolution et à refuser d'être utilisés contre elle dans des aventures militaires lancées par leur propre classe capitaliste, que pour aider la révolution à s'étendre le plus vite possible à d'autres pays. De même, le rôle d'un parti révolutionnaire ne se termine pas avec la victoire de la révolution dans son pays. Le parti sera indispensable pour armer tous les travailleurs de son expérience et de ses connaissances afin de leur permettre de défaire toutes les tentatives contre-révolutionnaires de la petite minorité de la société qui constituait auparavant la classe dominante.

Le parti contribuera aussi à aider la nouvelle société socialiste à se développer sur une base saine, avec un pouvoir pleinement démocratique des travailleurs et une organisation de la production et des services basée sur une économie planifiée démocratiquement. De la même manière qu'une sage-femme garde un œil sur la santé du bébé nouveau-né une fois qu'elle a assuré l'accouchement, un parti révolutionnaire aidera à construire et à diriger la nouvelle société venue au monde suite à une révolution victorieuse. Bien que les problèmes créés par des siècles de capitalisme ne seront pas effacés en une nuit, il sera possible de créer rapidement une société dans laquelle les conditions de vie de chaque personne pourront être élevées jusqu'à un niveau décent et même au-delà, dans laquelle l'environnement pourra être sauvegardé et les dégâts antérieurs réparés et dans

laquelle les talents de chaque personne pourront être utilisés pour porter le développement de la société jusqu'à un niveau encore jamais atteint.

(1) Bolchevik, qui signifie « majoritaire » en russe, est le nom que prit la fraction de Lénine au sein du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie à l'issue du congrès de 1902 et qu'elle conserva après qu'elle soit devenue dans les faits un parti indépendant dès 1912. Le Parti Bolchevik devint le Parti Communiste en 1918.

Liste de lecture :

- Classe, parti et direction – Léon Trotsky
- La lutte pour un parti prolétarien – James Cannon
- L'histoire de la révolution russe – Léon Trotsky
- Le léninisme sous Lénine – Marcel Liebman
- La lutte contre le fascisme en Allemagne – Léon Trotsky
- Le programme de transition pour la révolution socialiste – Léon Trotsky

[Les textes ci-dessus sont accessibles en ligne sur Archive Internet des Marxistes]

Pour consulter la version anglaise : Changing the world: The Role Of A Revolutionary Party, <http://www.marxism.org.uk/pack/party.html>



Qui sommes-nous ?

Alternative socialiste est un regroupement de travailleurs-euses et d'étudiant-e-s qui a pour objectif de défendre les intérêts de la majorité de la population et de promouvoir le socialisme démocratique. C'est-à-dire que nous sommes pour la construction d'une société où les travailleurs et les travailleuses contrôlent les principaux leviers de la vie économique, politique et sociale et non une minorité possédante.

AS est la section sympathisante du Comité pour une Internationale ouvrière, organisation révolutionnaire internationale fondée en 1974 et présente dans une quarantaine de pays à travers le monde.

Contre la dictature des marchés, une riposte socialiste est nécessaire !

Si vous avez des questions sur AS-Québec ou si vous désirez vous joindre à nous, n'hésitez pas à nous contacter!

alternativesocialiste.org

info@alternativesocialiste.org

On ne peut former un révolutionnaire en lui faisant apprendre par cœur des circulaires et des résolutions. Il faut au révolutionnaire une pensée critique, une indépendance de jugement, la capacité de défendre courageusement les convictions qu'il s'est formées. Ces qualités ne s'acquièrent pas toutes faites dans les livres, mais se forment dans le processus de l'expérience politique.

De même qu'il faut de l'air pour les poumons, de même qu'il faut au parti l'atmosphère de la démocratie.

L'obéissance aveugle est la vertu du soldat de l'armée capitaliste, mais pas celle du combattant prolétarien.

*- Léon Trotsky, Obéissance aveugle et discipline révolutionnaire,
10 avril 1933, OEuvres, mars 1933/juillet 1933, Paris, EDI, 1978,
p.122.*

